

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00999577 0

013

I. 2

100

5. 11. 1964





LE BELIER, CONTE.

*Par M. le COMTE ANTOINE
HAMILTON.*



A PARIS RUE S. JACQUES;
Chez JEAN FR. JOSSE , Libr. Impr. ord.
de S. M. Cath. la Reine d'Esp. seconde
Douairiere , à la Fleur de Lys d'Or.

M. D C C X X X.

Avec approbation & Privilège du Roy,

PO
1930
C. H. H. H.
1130



AVIS DU LIBRAIRE.

LA profonde érudition du Comte Antoine Hamilton, la délicatesse de son génie & la douceur de ses mœurs, l'ont rendu également cher aux sçavans & aux gens du monde. Un grand Seigneur François ayant pris alliance dans la Maison, occasionna les premiers voyages à la Cour de France. Les révolutions d'Angleterre sous Jacques II. y fixerent presque son séjour. Les traductions des Contes Persans, Arabes & Turcs, étoient entre les mains de toutes les Dames de la Cour & de la Ville, il railloit les premières sur l'attachement qu'elles avoient pour une lecture si peu instructive ; mais avec les ménagemens convenables pour ne pas blesser leur amour propre. Un jour on le défia de faire quelque chose dans le goût de ces ouvrages ; le Comte Hamilton dont le génie pouvoit tout ce qu'il vouloit, fit voir en peu de jours, qu'il sçavoit bien dîner avec les Muses.

Madame la Comtesse de G..... sa sœur avoit acquis depuis quelque tems une masure avec un assez petit terrain, dans le parc de cette Maison Royale

AVIS DU LIBRAIRE.

qui fait l'admiration de tout l'Univers, cette mazure qu'on nommoit Moulineau, devint un lieu charmant par les soins vigilans, la magnificence & le goût de la Comtesse de G en changea le nom de Moulineau en celui de Ponthalie. C'est à l'occasion de l'étimologie de Ponthalie que le Comte Antoine a fait le Belier ; il y a mille petits faits déguisez dans cet ouvrage, qu'il faut laisser démasquer à qui le pourra, quand on ne devineroit rien, le Conte n'en sera pas moins bon, l'Auteur sçait badiner légèrement, louer avec délicatesse, & critiquer finement.

Ce manuscrit m'étant tombé dans les mains, j'ai crû que le public me sçau-roit bon gré de lui donner un ouvrage, qui dans son genre n'en a point de supérieur, selon le sentiment des gens de goût que j'ai consultez ; & s'il a le même succès que *les Mémoires du Comte de Grammont* qui sont du même Auteur & le seul ouvrage qui ait encore paru de lui imprimé, je ne serai point trompé dans mes espérances.





LE BELIER, C O N T E,

A Mademoiselle *****




O y, qui n'apris rien de
ma vie,
Ni des neuf Sœurs, ni
d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Helicon,
Ni de la docte Academie,
Pourrois-je vous rendre raison
Du nouveau nom de Pontalie,
Et satisfaire votre envie
Sur le fort de son autre nom ?
A

De l'antique étimologie
Je ne connois point le jargon ;
Cependant vous ferez servie ,
Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un Memoire
Que Scaliger & Casaubon
Auroient traité de fausse histoire.
Mais qu'importe de ces Savans ,
Qui sans choix & sans indulgence ,
Jugent les morts & les vivans ;
Et qui critiquant l'ignorance
Par d'envieux raisonnemens ,
Donnent aux lecteurs de bons sens ,
Un grand mépris pour leur science.
Après tout , pour ne point mentir ,
Si ce Memoire est veritable ,
Il porte tout l'air d'une Fable
Que j'aurois pour vous divertir

Essayé de rendre agréable.
Le tout n'en est point emprunté
Des récits des Scheherazades,
Et s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la Sultane fait parade ;
Au moins dans sa naïveté
La respectable vérité
N'y fera point en mascarade
Sous l'Arabesque antiquité.
Avant cette histoire finie
Vous verrez de l'enchantement.
D'une Maîtresse & d'un Amant
Vous verrez la peine infinie.
Une Sirene , un Renard blanc ,
Parens d'un Roy de Lombardie ;
Y paroîtront par accident ,
Vous y verrez même un Géant.

4 L E B E I I E R ,
Mais voilà tout , car sûrement
Vous n'y verrez aucun genie.



Déesſes qui des tourbillons ,
Quand leur ſecours eſt neceſſaire ,
Sçavez faire vos poſtillons ,
Qui regnez ſur les Cupidons ,
Et qui brillez plus que leur mere.
Vous qui d'une courſe legere ,
Plus prompte que les Aquilons ,
Voyez en un inſtant l'un & l'autre
 hemisphere.
Qui danſez la nuit aux chanſons ,
Sans fouler la tendre fougere ,
Dans la retraite ſolitaire
De vos Bois & de vos Valons ,
Pour celebrer quelque myſtere ;
Qui pour tirer de leurs priſons
Un pauvre Amant & ſa Bergere ,

Où pour dissiper les soupçons
Nez d'une jalouse colere,
Dépechez quelque Messagere
Sur les aîles des Papillons.
Vous qui présidez aux trophées,
Que dans les terres enchantées,
La chimere érige aux amours.
Vous que le beau sexe a chantées,
Douce & gracieuses Fées,
Accordez-nous votre secours,
Et favorisées un discours
Où vous êtes intéressées.



Au tems jadis certain Heros
Tout des plus fiers & des plus hauts,
Geant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux Vassaux;
Dans ces lieux avoit une terre,
A iij

Quelques moulins, quelques ruisseaux,

Dont avoient pris le nom de guerre
Ses devanciers les moulineaux.

Il vouloit de cet heritage ,
(Vieux patrimoine des Geants ,)

Faire part à ses descendans ;

Se flatant par un mariage
Qu'il méditoit en peu de tems

De laisser la vivante image

De sa taille & de son visage ,

Dans un nombreux Recueil d'enfans.

De ce projet épouvantable

On vit pâlir mainte beauté ;

Le parti n'étoit pas fortable :

Et comment l'auroit-il été !

Son visage étoit effroyable ,

Il aimoit à coucher botté,
Soit en Hyver, soit en Eté ;
Et sa grandeur insoutenable
Cedoit à sa brutalité.

La voix des Taureaux en furie
Etoit plus tendre que sa voix ,
Avoit plus d'agrément cent fois ,
Et cent fois plus de melodie.

Il avoit pris dans son haras
Une machine faite en roffe ,
Ou pour mieux dire un vrai colosse,
Qui le servoit en tout état ,
Pour la charette ou pour le bat ,
Pour la selle ou pour le carosse.

Il avoit de plus un Belier ,
Dont l'esprit étoit si capable ,
Que cet animal singulier
Etoit son premier Conseiller ;

3 LE BELIER ,

Regloit ses moulins & sa table
Lui servoit souvent d'Ecuyer ,
Et lui contoit toujours quelque
petite Fable ,
Dont il sçavoit un millier.



Dans leur voisinage un Druide
Avoit un Palais de Roman ,
Et des Jardins où l'œil avide
Sans rechercher l'éloignement ;
Trouvoit par tout contentement ;
Soit à voir le cristal liquide
S'élever jusqu'au firmament :
Soit à le voir comme un torrent
Précipiter son cours rapide ,
Ou bien se perdre en murmurant.



Deux Cerberes à poil d'argent ,

Chacun aux pieds d'une Eume-
nide ,

Sembloient écumer en grondant.

On voyoit-là du grand Alcide

La figure en jaspe luisant ;

Et Cleopâtre en expirant.

Dans la superbe Pyramide

Qui lui servit de monument ,

Regarder d'un œil intrépide

La morsure de son Serpent.

La source enfin du Nil qu'on
voyoit au Levant ,

Formoit dans une grotte humide

Les ondes du fleuve naissant.

Mais de ces lieux tout l'ornement

Etoit certaine jeune Armide ,

Faite par tel enchantement ,

Que ses regards portoient sans
guide

10 LE BELIER,

Au fonds des cœurs l'embrasement ;

L'aimer pour tant étoit folie ,

Car l'insensible Nymphé Alie ,

Bien loin de vouloir secourir ,

Ne cherchoit qu'à faire mourir.

Tout l'art du Druide son pere ,

Et ses enchantemens divers

S'étoient épuisez pour en faire

La merveille de l'Univers.

Depuis ce tems-là chaque belle

A suivi ce brillant modele ;

Mais nos modernes Deïtez ,

Heritieres de ses beautez ,

Et de sa fraîcheur immortelle ,

Par malheur ont emprunté d'elle

Les rigueurs & les cruautéz.



Mille Amans : ciel quelle foiblesse !

Sûrs de mourir, vouloient la voir,
La sage & prudente vieilleſſe
Y venoit languir ſans eſpoir ;
Et la floriffante jeuneſſe
N'en avoit paſſeur juſqu'au ſoir,
Rien n'échapoit à la tygreſſe ,
Tous les lieux d'alentour étoient
tendus de noir ,
Et l'on voyoit périr ſans ceſſe
Quelqu'Amant ſec que la ten-
dreſſe
Avoit réduit au deſeſpoir.



Le Moulineau fier de ſa taille ,
Traitoit de chetive canaille
Ceux qui par cette illuſtre fin
Avoient terminé leur deſtin ;
Et mettant ſa cotte de maille

Offroit à cet objet divin
Son cœur, ses moulins, & sa main,
Et son grand Cheval de bataille ,
Pour prendre l'air soir & matin.
En cas de refus l'inhumain
Montroit un grand amas de paille
Dont brûlant Palais & Jardin ,
Il juroit de faire ripaille
Des lys , des roses , du jasmin ;
Qui formoient l'éclat de son tein ;
Malgré ses remparts de rocaille ,
Et son Château de parchemin.
Mais la belle d'un air serain ,
S'apuyant dessus sa muraille
Pour l'irriter l'apella Nain.



Les flots d'une Mer émûe ,
La foudre pendant la nuit,

Qui d'une chute imprévûe
Fracasse , abat , & détruit
Quelque tour mal soutenuë ,
L'Ours au desespoir réduit
Cent Chiens fessez dans la ruë ,
Et cent Cochons que l'on tuë ,
Ne sont rien auprès du bruit
Dont sa voix frapa la nuë.



Vous l'entendîtes tout à plein
Merdon , Ruel , & Saint Ger-
main ,
Le cri qui troubla l'air & l'onde
Quand le Dieu du fleuve pro-
chain
Se retrancha dans sa grotte pro-
fonde ;
Et vous magnanime Pepin ,

Qui de la France alors gouverniez
le destin ;

Cette allarme fût la seconde
Qui d'angoisse broüilla le tein
De votre mere à tresse blonde ;
Vous en sonnâtes le toxin ,

Le Sceptre de frayeur vous tomba
de la main ;

Et mille Devins à la ronde
Soutinrent que ce bruit soudain
Prognostiquoit la fin du monde.



Pour vous, séjour affreux du tene-
breux Marly ,

Que le Seigneur de la nature,
Malgré votre gloire future ,
Tenoit encore enseveli

Dans l'horreur d'une nuit ob-
scure :

Frapé du terrible hurlement,
Vous crûtes que le changement
Dont le fameux Merlin vous tenoit
dans l'attente ,

S'alloit faire dans le moment.

Et que cette main triomphante ;
Qui par vos agrémens aujourd'hui
nous enchante ,

Alloit dès lors chez vous loger sur-
perbement ,

Une Cour auguste & brillante ;
Dont sa presence est l'ornement.

Mais combien fûtes-vous sur-
prise

Nymphes , qui l'écoutez de près
Plus pâle que votre chemise ,

Que devinrent vos fiers attraits ?

Où , malgré son premier courage ,

Malgré son extrême fiereté ,
La belle en changea de visage
Quand de colere transporté
Le Geant lui tint ce langage.

~~168~~

Serpent formé par le dépit ,
De qui la langue envenimée
Va de son aiguillon maudit ,
Obscurcissant ma renommée.
Je vous paroïs donc trop petit
Pour avoir part à votre lit ?
Mais c'est trop épargner l'ingrate ;
C'est trop au mépris de mes vœux
Encenser l'orgueil qui la flate ,
Que mon ressentiment éclate
Et me vange par d'autres feux.
Il dit , & la paille allumée
Couvroit le Château de fumée ;
D'un

D'un coté fagots & cotrets
Ramassez des lieux les plus pro-
ches ,

Faisoient devers le toit un funeste
progrès ,

Tandis que du glaci on faisoit les
aproches

A la faveur des mantelets.

Les assiegez dessus leurs parapets ,
Armez de fourches & de broches,
Bravoient les flâmes & les traits ;
Et de frayeur tous les petits valets
Se mirent à sonner les cloches.

Le Palais attaqué de front ,

Etoit investi par derriere ,

Et la Nymphé à genoux s'étoit mise
en priere.

Mais son pere en charmes fecond ,
B

Entoura le Château d'une vaste
riviere ;

Goufre impetueux & profond ,
Plus large que le Negrepont ,
Jusqu'aux confins de Baviere ,
Le Geant d'un saut en arriere
Se sauva sur le haut d'un Mont ,
Jurant d'un horrible maniere -
Contre les flots de cette onde for-
ciere.

Mais son Belier fit un grand Pont
Qui la traversoit toute entiere.



Dès qu'il l'eût fait il y faut ,
Son maître se mit à le suivre ,
Et le Druide ouvrit un Livre
Que vainement il feüilleta.
Il en feüilleta plus de mille

Qu'il parcourut du haut en bas,
Le Livre seul pour lors utile,
Par malheur ne se trouva pas.
Son étonnement fut extrême,
Il en parut tout éperdu ;
Et d'effroi, le visage blême,
Il s'écria , tout est perdu.

L'ennemi cependant triomphant
par avance ,

Marchoit en toute diligence.

Le Geant alongeoit le cou ;

Et menaçant déjà de corde & de
potence ,

Crioit au Druide , vieux fou

Qui vous mêlez de Negromance,

Nous vous pendrons dans votre
trou ;

Et cette fille d'importance ,

Bij

Dont le cœur est si loup-garou ,
Sera bien-tôt en ma puissance.
Bien-tôt , ou je me trompe fort ,
Nous verrons sa beauté divine ,
Qui par un orgueilleux transport
Méprisoit ma taille & ma mine ,
Avec plaisir soumise au sort
Qu'un reste d'amour lui destine.
Pour toi , disoit-il au Belier ,
Je te donnerai son colier ;
Et pour la choquer davantage ,
(Car il faut bien l'humilier)
Le Druide fera ton Page.



Mais , laissons-là pour un moment ,
Les vains projets que le Geant
Se metoit dans la fantaisie ,
Au profit de son Confident.

Nous ferions même sagement,
Si nous quittions la Poësie.
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de son accablement !
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du tems passé l'aimable
souvenir ,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit sa destinée
Pour l'accabler sembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle
espece ,
Est celle que ressent un cœur
Eloigné par quelque malheur
Du seul objet de sa tendresse ;
Pour se voir obsédé sans cesse
Du seul objet de son horreur.

La Nymphé étoit dans cette peine ,
Car son cœur qui de jour en jour
Sembloit ne respirer que haine ,
En secret soupiroit d'amour.
Delà , ses fiertez implacables ,
Delà , tant de cris pitoyables
Des victimes de sa rigueur ,
Tandis que l'unique vainqueur
Qui faisoit tant de misérables ,
Triomphoit au fond de son cœur.
Mais cette ardeur jadis si chere ,
Causoit alors tout son tourment ;
Car tandis que l'art de son pere
Sembloit vaincu par le Geant ,
Le sort lui cachoit un Amant ,
Qui dans un tems si necessaire ,
Loin de marquer l'empressement
D'une flâme vive & sincere ,

Ne se montroit pas seulement ;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à sa misere.
Elle n'avoit aucun repos ;
Du triste récit de ses peines
Elle entretenoit les Echos.
Elle fatiguoit les Fontaines ,
Desesperoit tous les ruisseaux
Dont les rives étoient prochaines ;
Et demandoit fans cesse aux plaines
Des nouvelles de son Heros.



Lasse de parcourir les Salles ,
Et chaque Salon du Palais ,
Eile fut sous un vieux Cyprès
Dans le Cabinet des Vestales ,
S'abandonner à ses regre.s.
Comme on sçavoit au Temple anti-
que

Soupirer au bruit des Tambours,
 Et se tourmenter en Musique,
 Comme on fait encore de nos
 jours

Quand on a besoin de secours ;
 La Belle ne put s'en défendre ,
 Et du fond du cœur soupira ,
 Ce tendre Rondeau d'Opera,
 Sans croire qu'on la dût enten-
 dre.



Volage Prince de Noisy !
 Vous que mon cœur a mal choisi,
 Pour une constance éternelle ,
 Est-ce le tems d'être infidelle
 Quand un Geant affreux de sang
 tout cramôisi ,
 Me fait une guerre cruelle ;
 Volage

Volage Prince de Noisy !
Ingrat que vainement j'appelle ;
Que mon cœur vous a mal choisi !



A ces mots d'un torrent de larmes,
(Reffource des vœux oprimez ,)
La douleur inonda ses charmes,
Et ses yeux furent abîmez.
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois ,
Et son pous s'arrêta trois fois ;
Quand du fond d'un autre bocage
Tout-à-coup sortit une voix.



Son ame entiere revenueë
De ses premiers faisllemens ,
Fut attentive aux chers accens
De cette voix jadis connuë.



Cette voix disoit, belle Alie
Dont mon cœur asservi porte en
tous lieux les traits,
Cessez par d'injustes regrets
De m'accuser de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresses & tant d'at-
traits ?

Adorable & constante Alie
Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets ;
Du destin malgré les Arrêts,
Ce cœur partout vous a suivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.



A ces mots surprise, allarmée,

Mais d'un nouvel espoir charmée,

Elle parcourut à grands pas

Le lieu d'où cette voix aimée

Venoit de lui marquer d'une ar-
deur animée

Des mouvemens si pleins d'apas :

Que fais-tu ? montre toi, cher
objet de ma flâme ,

Dit-elle , montre-toi, viens conso-
ler mon ame ;

Quoi ! d'un Amant si cher & si ten-
dre autrefois ,

Ne resteroit-il que la voix ?

Pourquoi d'une recherche vaine

Me fatiguer dans ce bosquet ?

Pourquoi te refuser au penchant
qui m'entraîne ?

Pourquoi me fuir ? pourquoi re-

doubles-tu ma peine ?

N'est-tu donc plus qu'un Perroquet ?



Alors d'une inutile quête,
Le desespoir & le chagrin
Menerent sa raison bon train ;
Et l'amour lui tourna la tête.

Pleine de vapeurs & d'ennuis
Elle se crut avec son aventure
Au beau milieu des mille nuits ;
Car c'étoit alors sa lecture.
Elle se crut soumise aux cruau-
tez

D'un époux bizarre & sauvage,
Qui par un détestable usage,
Epousoit chaque jour de nouvelles
beautez

Pour les immoler à sa rage ,

Et se couchant sous un épais feüillage ,

Elle se crut à ses côtés.



Comme elle avoit dans la mémoire

Tout le récit de ces fratrias ,

Elle crut malgré ses apas

Qu'il falloit conter quelque histoire

Pour se garantir du trépas.

Elle prit donc en fantaisie

De faire un détail des malheurs

Qui lui faisoient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'histoire de
sa vie.



Je suis fille de Pharabert ,

Issu d'un petit-fils de France ,

De qui le pere Dagobert
En art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que dès mon enfance
On me mit dans un berceau vert ;
Car, il prévît que dans ce beau de-
fert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain Comte Philibert
Feroit un jour sa résidence,
D'un autre enchanteur digne.
Heros ,
De qui l'ame en projet feconde ,
Viendrait après de longs travaux
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa course errante & vagabonde ,
Renonceroit à tous ses maux.
Qu'une machine moins profonde

Que n'étoient les anciens tom-
beaux ,

Mettroit son esprit en repos

Par sa figure sans seconde ,

Sur tous les dangers des cachots ,

Et que l'Eté lorsque sur l'onde

Chacun prend le frais en bateaux ,

De ses Jardins , de ses canaux ,

Il feroit doucement la ronde

Dans un petit char sans chevaux ,

Qui fût jadis à Rosemonde.

Ce fut pour lui que Dagobert ,

Monfieur mon honoré grand
pere ,

D'un impénétrable mystere ,

Dans ces beaux lieux mit à cou-
vert

Un charme heureux & salutaire ;
C i i i j

Et cuidoit par lui seul être un jour
découvert.

De mon enfance enfin le tems fuit
& s'écoule ,

Et le bruit de quelques apas
Que je n'avois peut-être pas ,
M'attira des Amans en foule ,
Et mille chagrins sur leurs pas.



A tous leurs vœux inaccessible ;
Mon cœur dans un repos paissi-
ble ,

Méprisoit tous ces vains efforts ,
Tandis qu'ils m'apelloient dans
leurs mourans transports

Ingrate , inhumaine , inflexible.
Mais ce cœur si farouche alors ,
N'est devenu que trop sensible !

Sur mes attraits & sur mes cruau-
tez

On ne pouvoit alors se taire ;
On offroit à mes yeux par tout des
libertez

Dont mes yeux ne sçavoient que
faire.

Mais hélas ! le cruel Amour
Choqué de tant d'indifference ;
Voulut signaler sa puissance,
Et de ma liberté triompher à son
tour.

Dans un endroit obscur de la Forêt
prochaine ,

Coule un agréable ruisseau ,
Qui dans un beau Valon va former
de son eau

Cette merveilleuse Fontaine

Où mon pere flaté d'une esperance
vaine,

Avoit enfoncé mon Berceau.



Jamais dans ce lieu folitaire

A notre sexe consacré,

Aucun mortel n'étoit entré,

Et je m'y baignois d'ordinaire.

Or dans cette Fontaine un jour

Comme j'entrois à demie nuë,

Un homme s'offrit à ma vûë,

Mille fois plus beau que le jour.

Mais je vois ouvrir la barriere

D'où le Soleil vers l'Orient

Sort pour commencer sa carriere,

Et sa brillante Avant-courriere

Annnonce son éclat naissant.

Adieu ma chere Dirarrade,

Bien-tôt le Sultan Monseigneur,
Va sauter du lit sur l'estrade,
Pour commencer sa promenade.
Dès qu'il est jour je lui fais peur,
Ce qui me reste est pourtant le
meilleur

D'une histoire qui n'est pas fade,
Mais victime de sa rigueur,
Demain sur un lit de parade
Pour la dernière fois vous verrez
votre sœur.



A cette dernière parole
Un doux sommeil par ses pavots;
Interrompant les vains propos
D'une illusion si frivole,
La mit dans les bras du repos;
Quand son père accablé de maux

Cherchant en tous lieux son idole;
Arriva là tout à propos
Pour entendre ces derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.



Esprit qui des liriques sons
Par une habitude facile
Exercez les accords seconds.
Vous pour qui la rime docile
S'accorde avecque tous les tons
Du plus bizarre Vaudeville,
Qui sur l'air le plus difficile
Sans gêner vos expressions
D'une veine heureuse & fertile
Celebrez la Cour & la Ville,
Et sçavez tout mettre en chansons.
Venez sauver la belle Alie,
Venez décrire sa folie,

Venez au défaut de Phebus
Soutenir mon foible genie ,
Car il languit & n'en peut plus ,
Entrez tout frais dans la carriere
Qui me reste encore à fournir ,
Et disposez de la matiere
Que je vous offre pour finir,
Elle a besoin de votre lime ,
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long Conte que je rime ;
N'aurez-vous point pitié de moi ?
Non , je connois votre injustice ,
Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher ,
Ni du plus assidu service ,
Ni du plus violent supplice ;
Il ne faut rien pour vous fâcher ,
Et vous voulez que je finisse.

Mais changeons de stile, il est tems

Que votre oreille se repose,

Et que les vulgaires accens

Qui chantoient les événemens,

Fassent place à la simple prose.

Le Cheval ailé court les champs;

Se câbre, & prend le frein aux
dents.

Lors d'une main trop incertaine

Un Auteur par de vains élans,

Au milieu des airs se promene.

Mais quand sous quelque espace
vaine

Réduit au trot il bat des flancs,

Et bronche au milieu de la plaine,

Il est tout des plus fatiguans.

Un Lecteur qui le souffre à peine,

S'endort sur ses pas chancelans,

Et quelques que soient leurs orne-
mens

Dans un récit de longue haleine,
Les Vers sont toujours ennuians.

Chez l'importune Poësie

D'un Conte on ne voit point la
fin ;

Car , quoiqu'elle marche à grand
train ,

A chaque momment elle oublie

Ou ses lecteurs ou son dessein ;

Et sans se douter qu'elle ennuie ;

Elle va l'hiperbolle en main ,

Orner un Palais , un Jardin ,

Ou relever en broderie

Tout ce qu'elle trouve en che-
min.



Cela étant , comme j'ai l'honneur de vous le dire , je vais , Mademoiselle , en langage de véritable Conte , tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc , s'il vous plaît , de l'étonnement du Druide , lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti sur la rivière ; mais avant de passer outre , il est bon de vous avertir , qu'à l'égard de la largeur de cette rivière & de la longueur du pont , l'on vous a menti de sept ou huit cent lieues , tant pour la rareté du fait que pour la commodité des rimes , & que le Seigneur Moulineau , loin d'être aussi Geant que vous pouriez

pouriez vous l'imaginer , n'étoit tout au plus qu'une fois aussi grand & une fois aussi sot que notre ami B . . .

Le Druide , qui pour mettre son château & sa fille hors d'insulte, les avoit environnés d'un large fossé plein d'eau , ne fut que surpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien ; car il croioit avoir de quoi se moquer de tous les ponts & de tous les Geants du monde , il étoit seulement embarrassé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont. N'estimant pas assez son voisin Moulineau pour le croire enchanteur , il court à la hâte feuilleter ses livres pour s'éclaircir du fait , & pour ren-

verser le pont en moins de tems qu'il n'avoit été élevé ; mais lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien , il fut dans un grand embarras ; embarras qui se convertit en une affliction étrange , quand il vit qu'il cherchoit inutilement celui qui contenoit tous les secrets de son art. Il en avoit défendu la lecture à sa fille , à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela, & quelque soumise qu'elle eût toujours été à ses volontés , il eut peur que la curiosité pour une chose expressément défendue , ne l'eût emportée sur son obéissance. Ce fut dans ces allarmes qu'il la trouva en l'état que nous l'avons laissée. Il l'éveilla prom-

ptement pour lui demander des nouvelles de ce livre si nécessaire à ses desseins ; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'Alie prit la parole. De la maniere dont elle venoit de s'endormir , j'aurois juré qu'à son réveil, elle alloit s'adresser au Druide , en lui disant : Grand Commandeur des Croyans mais son égarement changeat d'objet , & se jettant à ses pieds : Mon Pere , dit-elle , je l'ai perdu , & si vous ne me le rendez , vous me verrez mourir de desespoir, car il n'est plus tems de cacher ma foiblesse , ni de dissimuler mon crime. Oui je l'ai perdu Quoi ! s'écria le Druide , non seulement , Alie , vous m'a-

vez désobei , mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous ! De quelle maniere , ajouta-t-il avez-vous perdu ce livre , dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées ? Alie surprise, après avoir gardé un moment le silence : Mon cher Pere, lui dit-elle, puisque vous sçavez cette perte , vous sçavez aussi de quelle maniere elle est arrivée. Helas ! il est vrai , s'écria-t-elle , en perdant ce livre fatal , j'ai perdu un autre tresor qui me devoit être mille fois plus précieux que la vie. En disant ces mots , elle quitta son Pere, & courut s'enfermer dans son appartement.

Le Druide n'étoit pas en état

de suivre sa fille , il étoit si surpris & si confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire , qu'il ne sçavoit où il en étoit. Tout lui faisoit croire que sa fille avoit eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit , il résolut de consulter son Favori Poinçon. Or , ce Poinçon étoit un petit Gnome fils d'une Fée , ou si vous voulez , d'une Silphide , car le Druide étoit le plus grand , le plus habile , ou plutôt le maître de tous les Cabalistes. Il fut donc droit à la statue de Cleopatre , & l'ayant touchée d'un Talisman qu'il portoit en bague , elle s'entrouvrit , & le favori Poinçon en sortit. C'étoit la plus charman-

te petite créature du monde , il étoit habillé de plumes de Perroquet de différentes couleurs , il portoit un chapeau pointu , retrouffé d'un gros diamant , & un esclavage de perles & de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut , jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble , & son visage étoit du moins aussi beau & aussi aimable que celui de la belle Alie ; mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air sévère dont le reçut le Druide. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cause. Il l'aborda en tremblant & versant des

larmes. Viens , lui dit le Druide , viens me rendre compte de ta conduite. T'avois - je chargé du soin de veiller à la conservation de ma fille , pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perduë & qui me deshonnorent ? Le pauvre Poinçon fut si pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendit à voir l'extrémité de son affliction. Il se prosterna la face contre terre , & de ses petites mains embrassant autant qu'il le put les jambes de son maître vers la cheville du pied, il fut long-tems à les arroser de ses larmes , avant que de pouvoir parler. Il se releva enfin par ordre du Druide , & ayant tiré de sa poche un petit

mouchoir brodé que sa mère lui avoit fait , il en essuya ses yeux , & se mit à dire : Mon Seigneur & mon maître , je vais vous faire un aveu sincere de ma faute , dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grace , tuez-moi tout d'un coup , plutôt que de me donner mille morts , comme vous faites par ces marques d'indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de vivre sous la terre , vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît , & me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espece , vous y
en

en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades ; vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin dessous la statuë dont je viens de sortir ; mais vous sçavez , mon souverain Seigneur, que tous les bienfaits ne sont point exemts de leurs mortifications. Car je ne suis visible que quand vous le voulez. L'usage de la parole m'est interdit sans votre permission, & dans ces beaux apartemens que j'habite , je suis condamné de veiller jour & nuit pour la garde d'un trefor qu'il ne m'est pas permis de voir : de plus, je ne puis sortir de la statuë, que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir

cette demeure, charmante il est vrai, mais qui m'est insupportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre par tout la belle Alie dans les tems de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers & pour la garentir de tous les accidens imprévûs qui pouroient troubler son repos ; vous sçavez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencemens ; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque suivant ce ruisseau, qui sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien long-tems dans les prairies couvertes de fleurs, forme la fontaine du berceau. J'y jettai avec em-

preslement cette petite boule d'yvoire que vous m'aviez donnée , parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit , c'étoit pour augmenter ses attraits , quoique cela me parût impossible ; mais je vis bientôt que vous aviez eu tout un autre dessein. La fête du Guy sacré , où tous les habitans de la campagne ont accoutumé d'affister , ne fut pas plutôt arrivée , que votre fille y parut en habit de Bergere ; & dès qu'elle y parut tous les Bergers distingués en devinrent amoureux , la suivirent ici , la virent souvent , & après avoir déclaré leur passion , éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris & de son aver-

52 LE BELIER,
sion, ils lui firent leurs adieux
par les plus tendres chansons,
se mirent au lit & moururent.

Peu de tems après, il se fit
un tournois magnifique aux
barrieres de Saint Denis, où la
fleur des Chevaliers de notre
bon Roy Pepin devoit sou-
tenir contre tous venans, que
la Princesse Hermenegilde sa
niece, étoit la plus belle Prin-
cesse de l'Univers. Vous y en-
voyâtes la divine Alie, accom-
pagnée de quatre Silphides qui
l'avoient parée, & qui lui ser-
voient de Dames d'honneur ;
quand le Roy vit Alie, il fut
ébloüi de sa beauté, mais la
Princesse sa nièce qui étoit assis-
se à ses pieds, rougit de dépit
& de honte, en voyant Alie :

ce n'étoit pas fans raison , car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens Courtifans qui soutinrent pour fa beauté ; les Heros fe déclarerent pour Alie , le Baron d'Argenteuil , le Vidame de Gonesse , le Chatelain de Vaugirard & le Sénéchal de Poiffy , se mirent fur les rangs en fa faveur , & ayant remporté l'honneur du tournois , l'accompagnèrent jufques ici ; vous les traitâtes auffi-bien qu'elle les traita mal ; pour moi qui les aimois à caufe qu'ils étoient jeunes , vaillans & bien faits , je ne doutai point qu'Alie ne fe déclarât en faveur d'un d'entre eux , & que nous ne viffions bien-tôt un de ces Seigneurs poffeffeur de tant

de charmes. Mais que je me trompois ! Tandis que pleins d'amour ils éprouvoient la haine d'Alie , & qu'ils se confusmoient en regrets , le Roy les avoit fait crier à son de trompe pour comparoître devant lui , & rendre raison de l'insulte qu'ils avoient faite à la premiere Princesse du sang , & comme ils n'avoient point paru , il les avoit tous quatre condamnés à être pendus ; mais la cruelle Alie leur en épargna la honte , & les fit mourir de desespoir. J'en pleurai de douleur , sur tout pour le Vicomte de Gonesse , qui étoit un Seigneur de grande esperance , & auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut

alors que je me repentis d'avoir jetté cette boule dans la fontaine du berceau , ne doutant point que ce ne fût ce qui causoit cette haine universelle qu'Alie avoit pour tous ses amans. Cependant je m'aperçus que vous n'étiez pas content de ses effets ; quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques , & qu'il vous manquoit encore quelque autre victime , qui ne se présentoit point ; je n'en doutai plus quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil , & de roder au tour de la forêt de Noisy ; j'obéis à regret , craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piège fatal des beautés d'A-

lie. Dabord que je fus au milieu de la forêt , j'entendis un grand bruit de cors & de chiens ; c'étoit un loup qu'on couroit , il me parut fort gros & fort insolent , car quoiqu'on le pressât de près , dès qu'il me vit , il voulut me saisir en chemin faisant , mais je fis un petit saut en l'air , & il passa par dessous moi : dès que les premiers chiens m'apperçurent , ils quitterent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil , & j'allois comme le vent ; je laissai approcher les chiens , comme j'avois fait le loup , & lorsqu'ils me croioient tenir , je fis trois bonds , & je les perdís de vûe.

Ils me suivirent à grand bruit ; je les attendis encore , le maître étoit à leur queue qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté ; je le laissai approcher, je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal, je marchois seulement à petit pas pour l'éloigner de sa troupe ; je crois qu'il connut mon dessein , car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe ; alors il se mit à me considérer avec une grande attention , & à ce qui me parut avec quelque sorte de plaisir ; pour moi charmé de sa beauté , de sa taille , & de son air plein de grace , j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-tems regardé , il s'écria :

Le joli petit animal ! Que ne donnerois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie ? Mon pauvre petit chevreuil , continuait-il , tu y ferois en repos & hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois , si je n'avois peur de t'effaroucher , je mettrois pied à terre pour . . . Il n'avoit pas achevé , que nous entendîmes le bruit d'une autre meute ; à mesure qu'elle aprochoit , on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit ; il ne s'en falloit guère , puisque c'étoit le Géant Moulineau , qui monté sur son grand cheval , faisoit trembler la terre sous lui , & remplissoit l'air de mugissemens. Dès qu'il m'eut aperçû , il anima tous

ses vilains chiens contre moi ,
il me lança même un dard qui
penfa fendre un arbre en deux
derriere moi ; le beau chasseur
en fut indigné , & lui ayant
fait des reproches d'une action
qu'il trouvoit barbare , le cruel
Moulineau en fut si transporté
de colere , qu'après l'avoir re-
gardé avec fureur , il lui jetta
un autre javelot gros comme
une lance , mais qui lui passa
par dessus la tête , car par bon-
heur le Géant est aussi mal-
adroit qu'il est fort & brutal ,
le beau chasseur mit l'épée à la
main , & se lançant vers lui ,
pendant qu'il étoit panché sur
le col de son énorme cheval ,
par l'effort qu'il venoit de fai-
re , il lui donna un si furieux

revers sur le haut de la tête , qu'on entendit raisonner le coup , comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre & sans connoissance , quoiqu'il ne fût pas blessé , & mit fin à un combat qui m'avoit saisi de frayeur. Pour mon généreux défenseur touché d'amitié & de reconnaissance, j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine , en le menant à la fontaine du berceau. Ainsi voyant qu'il me suivoit , je me mis à courir , mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine ; cependant après avoir bien couru , je m'aperçûs tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de

ces grands arbres , dont l'épais feuillage défend des rayons du soleil. La belle Alie se baignoit dans ce moment ; ce fut alors que me souvenant de la mort de tant d'Amans qui n'avoient vû que son visage , je crus que mon cher défenseur n'en avoit que pour un moment, & je me mis à pleurer.

Dabord que votre fille vit un homme si près de la fontaine , elle fit un grand cri. Les Silphides qui venoient de la deshabiller , se sauverent dans l'épaisseur du bois. Pour moi , désespéré de ma triste aventure , j'allai me cacher derriere un buisson , pour voir la tragique fin , où je venois d'amener le plus aimable & le plus honnê-

te homme du monde. Mais je ne fus pas long-tems dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque tems, je le vis approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui, depuis qu'elle étoit revenue de sa première surprise, mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés d'aversion & de mépris, dont elle avoit tué tous les autres Amans. Cependant il étoit aisé de juger que le beau chasseur la trouvoit du moins aussi charman- te, & je ne me sentoie pas de joye de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le Géant Moulineau, qui en étoit aussi amoureux qu'un

brutal peut l'être, mais je m'étois toujours bien douté, qu'il n'avoit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau chasseur parla respectueusement à Alie, & lui dit des choses très-passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit n'avoient rien de sauvage; & jamais je n'ai été si aise de voir deux personnes si charmantes, faire si-tôt connoissance. Si vous n'êtes pas la Reine des Dieux ou la Mere des Amours, lui dit-il, aprenez-moi, je vous prie, qui est la mortelle qui a tant d'éclat & tant de majesté, pour n'adorer plus qu'elle sur la terre. Et vous lui répliqua Alie, si vous n'êtes point un de ces Amours,

dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être ? Mais qui que vous soyez, non seulement je reçois vos hommages , mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres , pourvû que vous ne soyez pas le Prince de Noisy.

Malheureux ! s'écria le Druide , en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre ? Le Prince de Noisy ! Cet homme que je déteste à l'égal du Belier ! Mais poursuis , & m'apprend tout ce qui a suivi cette fatale conversation. Elle fut suivie , reprit le fidèle Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chasseur à Alie , qu'il étoit le Prince de Noisy. Cet aveu embarrassâ Alie , & la fit
rêver

rêver quelques momens , mais il ne la fit point changer de volonté. Eh ! le moyen qu'elle en eût changé , quand le Prince de Noisy lui juroit qu'il l'adoroit , & qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir. Elle lui dit , qu'il vint la troisième nuit d'après ce jour au bord de cette fontaine , qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit , & que suivant le bord du ruisseau , il se rendît aux eaux du Nil , où elle l'attendroit , & lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit , après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau. Et toi , que faisois - tu , lui dit le Druide , pendant que tout cela se passoit ? Je m'applaudissois , répliqua Poinçon ,

66 L E B E L I E R ,
d'avoir si heureusement exé-
cuté vos volontés , en attirant
auprès de votre fille celui que
vous semblez souhaiter. Non ,
mon bon Maître , je n'étois
point coupable alors , mais je
vous ai offensé depuis , je vais
vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure
de chevreuil , je venois avec
empressement vous rendre
compte de ce qui étoit arrivé.
Lorsque je fus auprès de vous ,
je fus prévenu par les reproches
que vous me fîtes de ma négli-
gence , & de n'avoir pas livré
votre mortel ennemi à toute
votre colere , en l'exposant à la
vue d'Alie. Il n'en fallut pas
davantage pour me faire com-
prendre , que si vous sçaviez

comment les choses s'étoient passées , vous nous tueriez tous trois , & ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire, que je n'avois trouvé que le Géant Moulineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois , & vous assurai que je n'aurois point de repos que je ne vous eusse amené celui que vous vouliez si mal traiter. Vous pouvez vous souvenir , avec quelle empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je sçavois bien qu'il viendrait assez , sans que je l'allasse chercher , deux jours après je me fis cerf , mais au lieu d'aller agacer le Prince de Noisy , qui ne songeoit rien

moins qu'à la chasse, je fus me présenter au Géant, qui s'étoit mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le plus grand & le plus superbe de toute la forêt; il me poursuivit à toute outrance, je résolus de le mener bon train; ma première station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis, & dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine, j'étois arrêté, ses chiens me crurent aux abois, il les poussa contre moi, & je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne, il me suivit avec ardeur, je saurai par dessus une carrière à

moitié couverte de ronces , il s'y précipita avec sa bête qui pensa se rompre le col , il en fut tiré à grand peine , & voyant que je ne faisois que trotter devant lui , il voulut avoir sa revanche. Je le ramenai à Poissy , où je passai la rivière , il s'y jeta du bord le plus escarpé , que j'avois exprès choisi , de sorte que s'il y avoit une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille , il n'en fut jamais révenu.

Enfin après l'avoir mis au desespoir , je me perdis dans la forêt , & revins vous dire que je m'étois fait chasser par un jeune homme , le plus beau qui fût dans la nature , mais que

toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau , il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eutes pas de peine à me croire , & s'il vous en souvient , vous me dîtes qu'il ne falloit plus y songer , & que vous voyiez bien que l'Enchanteur Merlin le protegeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là , parce que vous me commîtes la garde des Jardins & du Château pendant la nuit , ayant quelque autre commission à donner aux Gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commission , par la curiosité que j'avois d'être témoin d'une entrevûe qui devoit être bien agréable & bien tendre. Aussi-

tôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle Alie traversa le parterre, trouva le Prince où elle croyoit l'attendre encore long-tems, & le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans les lieux où ils se promenerent, & mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donné ma présence, j'entendis dire au Prince de Noisy, tout ce que l'amour le plus respectueux & le plus tendre inspire dans ces occasions; & à la belle Alie, tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers momens à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, Alie soupira; le Prin-

ce se sentit troublé à ce soupir ;
il en demanda le sujet : Alie
lui dit , qu'elle craignoit de ne
pouvoir vaincre en sa faveur ,
les obstacles & les difficultés
qui traverseroient infaillible-
ment ses desseins. Elle lui par-
la des poursuites du Géant &
de ses menaces , mais elle lui
dit , qu'elle n'en faisoit aucun
compte , que c'étoit un monf-
tre pour qui elle n'avoit que de
l'horreur & du mépris , sans lui
faire seulement l'honneur de le
haïr. Elle ajouta , que quoique
vous l'aimassiez plus que votre
vie , vous ne consentiriez ja-
mais à son mariage , parceque
vous aviez découvert par son
horoscope , qu'il lui seroit fu-
neste , tant que le Prince de
Noisy

Noify resteroit parmi les hommes , que c'étoit pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée , pour servir d'exemple aux autres , & pour se délivrer de l'importunité des prétendans , qu'il étoit le seul objet de vos craintes & de vos persécutions , & qu'elle sçavoit que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

En achevant ces mots , les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes ; le Prince de Noify se jetta à ses pieds , lui dit : qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ses larmes , qu'il se tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant , que de

vivre pour tout autre. Ses tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs & son affliction. Ils se séparèrent enfin , après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revûs depuis, je vous proteste par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous aviez été présent vous-même. Pour moi qui sçais qu'il n'y a rien de caché pour vous , quand il vous plaît , je vous croiois informé de tout ce qui se passoit , & je pensois que vous le souffriez pour quelque raison. Enfin le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire , parce qu'elle avoit la

joye dans le cœur ; ce fut dans les transports de cette joye qu'elle dit au Prince de Noisy, qu'elle avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux, mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un & pour l'autre, qu'il la suivît dans le Château, pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, & lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle, mais cette demi-heure fut tellement racourcie par l'impatience du Prince de Noisy, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empressement vers la porte qui paroissoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer, tantôt elle se haussait, tantôt elle se baissait,

tantôt elle se mettoit à sa droite , & tantôt à sa gauche ; si-bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit prescrites'étoit passée dans cette vaine poursuite. Alie impatiente parut à une fenêtre , & voyant le Prince, lui demanda pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obstacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre, mais la même chose lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre , & après lui avoir dit qu'il s'étoit trop pressé, elle lui ordonna de se tenir exactement sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au Prince de Noi-

fy, de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feüillet étoit replié, & sur tout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ses mains ; alors elle le laissa doucement tomber, tandis qu'il haussait les mains pour le recevoir, mais une bouffée de vent s'éleva soudainement qui l'emporta à côté, & le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché on entendit un long mugissement, & la terre trembla ; le Prince ne laissa pas de ramasser son livre, & de se sauver ; mais depuis ce jour il n'a plus paru ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a pensé s'en desesperer, & vous auriez été touché vous-même

comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étoient vûs ; car après l'avoir cent fois demandé à ces lieux , elle l'accusoit de perfidie , d'inconstance & de trahison , où se mettoit à pleurer sa mort d'une maniere à percer l'ame de douleur tous ceux qui auroient pû l'entendre. Ce fut environ ce tems-là que vous conçûtes tant de haine pour le Belier du Geant , dont on vous a appris des choses si extraordinaires , & dont le ministère vous a donné tant de peines , & vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà appris , con-

tinua le petit Poinçon , que quelques formes que j'aie priées , & quelqu'industrie que j'y aie employé , jamais je n'ai pû penetrer jufques à la demeure du Geant , pour executer vos ordres , ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Belier fi fingulier ; une Puiffance fecrette me rendoit immobile dès que j'en étois à une certaine diftance , & il ne m'étoit plus permis que de revenir fur mes pas. Voilà , mon cher Maître & fouverain Seigneur , l'aveu fincere des fautes que j'ai commifes contre vous , je me foudmets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire fouffrir pour les expier , pourvû

que ce ne soit pas celle de votre disgrâce. Cependant comme je vous ai offensé en vous cachant des choses que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous fera peut-être de quelque utilité. Sçachez donc que le Prince de Noisy doit être quelque part ici autour ; car quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie ; quand je ne l'aurois pas reconnu à sa voix, les choses qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, & je m'imaginais que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon se tut après son récit ; il se jetta

encore tout plat à terre pour attendrir son Maître , & pour en obtenir le pardon de sa faute. Le Druide qui l'aimoit, lui ayant fait une reprimande severe , mais d'un ton assez doux , lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre , qu'il ne connoissoit que trop qu'on en vouloit au trésor souterrain , & le renferma dans la Statue pour y veiller avec plus d'aplication & de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passoient au dedans du Château , il faut un peu voir ce que les Assiegeans faisoient au dehors. On vous a bien fait du bruit vers l'appareil de leur

attaque , & des allarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'assaut ; mais il ne faut pas , s'il vous plaît , vous arrêter à tout cela , ce sont des voisins de la Poësie qui ne sçavent point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux Moulineau avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où sa Maîtresse l'avoit tant offensé , & cela dans l'espoir de s'en vanger en l'étouffant ; mais il est plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut aperçu cette espee d'inondation subite que le Druide répandit autour de son Château ; il est vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vûë du Pont que son

Belier jetta sur ce petit torrent , & si je ne me trompe nous les avons laissés l'un & l'autre sur ce Pont , dans le tems que le Geant faisoit tant de menaces. Il crût la Place à lui lorsqu'il vit que le Druide avoit abandonné son poste pour aller à sa Bibliothèque , mais son Belier l'arrêta sur le Pont comme il demandoit des échelles pour monter à l'assaut ; il lui dit que le Druide ne s'étoit point retiré par crainte , qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite , que quand même il seroit au milieu de la Place il n'en seroit pas plus avancé , que tout y étoit plein de Statues

guerrieres qu'il animoit à son gré , & qu'il y avoit sur tout deux chiens d'argent à sa porte dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée quand on le lâchoit. Que son avis étoit donc de se retirer , & que dès qu'ils seroient dans leurs quartiers il faudroit tenir conseil sur ce qu'on devoit faire.

Le Geant qui se laissoit volontiers gouverner quand il étoit question de quelque peril , se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fût possible. On soupa avant de tenir conseil , & après le souper Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires , car il avoit mangé com-

me trois Loups & bû comme trois forts yvrognes ; il se jeta donc dans un grand fauteuil en s'adressant au Belier.

A propos , lui dit-il , apprend moi un peu comment toi qui n'es qu'une bête tu peux parler aussi bien & mieux que moi ? Volontiers , lui répondit le Belier. Vous sçavez que les âmes de tous les hommes passent après leur mort dans le corps de quelque animal , & retournent après un certain tems dans le corps de quelqu'autre homme. Vraiment , dit le Geant , je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi , par exemple , ajouta-t-il , quelle bête ai-je autrefois été ? Vous avez été fourmi , dit le Belier.

Il n'eût pas plutôt lâché cette parole , que le Geant qui n'haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses , se leva & mettant la main sur la garde de son cimeter : Misérable roquet , s'écria-t-il , je ne sçai qui me tient que je ne te fasse voler la tête à dix lieuës de moi. Le Belier qui ne le craignoit pas , ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur , & se mettant à deux genoux baïsa trois fois la terre en signe d'humiliation ; puis voyant le Geant un peu radouci par cette action , il se releva en continuant ainsi.

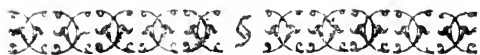
Si votre grandeur sçavoit lire elle verroit bien-tôt que je ne lui ai rien dit que de ve-

ritable , mais si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle ame & un esprit si vaste dans une si petite creature , il reparera quelque jour cette injure en vous faisant aussi-tôt que vous serez mort, Dromadaire, ensuite Elephant , & après quelques années Baleine.

Le Geant charmé de l'éclat de ses destinées futures , donna sa main à baiser à son confident , se remit dans son fauteuil , & pour éloigner tous les inconveniens de metempsychose , lui ordonna de lui remettre l'esprit par le recit de quelque conte agreable. Le Belier après avoir un peu rêvé, commença de cette maniere.

Depuis les blessures du Renard blanc , la Reine n'avoit pas manqué de lui rendre visite. Belier , mon ami , lui dit le Geant en l'interrompant , je ne comprend rien à tout cela. Si tu voulois commencer par le commencement tu me ferois plaisir , car tous ces recits qui commencent par le milieu ne font qu'embrouïller l'imagination. Eh bien ! dit le Belier , je consens contre la coutume à mettre chaque chose à leur place , ainsi le commencement de mon histoire fera à la tête de mon recit.





HISTOIRE

DE PERTHARITE

ET

DE FERANDINE.

IL y avoit un Roy de Lombardie qui étoit l'homme le plus laid de son Royaume, & dont la femme étoit la plus belle de l'Univers ; mais en récompense c'étoit le meilleur de tous les maris, & elle la plus méchante de toutes les femmes ; bien loin de souffrir qu'il aprochât d'elle, il n'osoit seulement la regarder, cependant elle le grondoit

H

fans cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfans. Il avoit un fils & une fille d'un autre mariage , qui étoient l'objet de l'adoration de tout le Royaume , & celui de la haine & des tyrannies de leur cruelle belle-mere : quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté , que si par hazard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des apas , & qui osât les montrer avec aplaudissement , aussitôt elle la faisoit enlever ; aussi étoit-ce une chose à voir que ses Dames du Palais pour l'excellence de leur laideur. Le Roy tout au contraire qui étoit le plus disgracié par sa figure

que la nature eut jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa Cour les hommes les plus beaux & les mieux faits qu'il pût trouver ; mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuiez de voir les vilaines bêtes qui composoient celle de la Reine.

Le Roy malgré les marques de mépris & de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperduëment amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit ; elle étoit maîtresse absoluë de son Royaume & de ses Sujets ; & ce pouvoir injuste s'étendoit même jusque sur ses enfans. La Princesse portoit cruellement la peine

d'être aussi belle que sa jalouse marâtre : elle étoit releguée dans une Mansarde au haut du Palais , où personne n'osoit lui aller faire sa cour. La Reine avoit mis une Furie auprès d'elle pour Gouvernante ; c'étoit une vieille bossuë qui après l'avoir grondée tout le jour , la réveillait la nuit pour lui dire des injures ; elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès , & à lui perdre le tein. C'étoit la douceur même que cette adorable Princesse ; ainsi ses larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le Prince étoit presque aussi maltraité par les Officiers destinez à le servir ,

étant tous choisis par la Reine à qui ils étoient devoïez entièrement , mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la Princesse sa sœur , comme vous allez l'apprendre.

Le Roy avoit un cousin qui étoit Archiduc de Plaisance , ce Prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un Château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce Château revenoient des esprits , il prétendoit en avoir vû de si extraordinaires , que la frayeur qu'il en avoit eu lui avoit tourné la tête. Il avoit un fils & une fille qu'il aimoit passionnement , c'étoit avec raison , jamais il n'a été deux

creatures si parfaites. Le Prince s'apelloit Pertharite , & la Princesse Ferandine ; ils se desesperoient de l'état où ils voyoient le meilleur pere qui fût jamais. Ils envoyerent consulter une fameuse Magicienne qu'on prenoit pour une des Sibiles , elle demouroit auprès du Lac d'Averne , & s'apelloit la Mere aux Guaines , parce que l'entrée où elle demouroit étoit toute tapissée de guaines , où tous ceux qui venoient la consulter étoient obligez de porter un couteau qu'elle fourroit dans une de ses guaines avant que de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur

Prince , fut que ses enfans n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur pere au même endroit où il l'avoit perdu. Les Ministres avec tout le Conseil s'y opposerent , ils dirent que c'étoit bien assez que leur Prince fût fou sans que le reste de sa famille se mit en état de le devenir ; mais ils n'en furent pas les maîtres , & Pertharite s'obstina dans la resolution d'y aller seul pour tous les deux ; sa sœur n'y voulut jamais consentir , & après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir , le beau Pertharite & la charmante Ferandine partirent. Toute la Cour les accompagna jusques au Château enchanté , ils y

entrèrent seuls , mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt , ils ne revinrent point. Le desespoir que causa leur perte fut universel dans tous les Etats de Plaisance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la Mere aux Guaines toute vive ; la tentative eût été inutile , les Sorcieres de ce tems-là ne se laissoient pas brûler comme en ce tems ci. Le President du Conseil , homme sage & fort avisé , dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considerables avec chacun un couteau d'or garni de piereries , pour implorer son assistance. La beauté du present parut la rendre favorable ;

favorable ; les couteaux furent mis dans leurs guaines , car elle en auroit eu encore de vuides quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'Univers.

Belier, mon ami, dit alors le Geant , qu'est-ce que tous ces couteaux & ces guaines font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt ? Si votre grandeur veut se donner un moment de patience , reprit le Belier , elle va le sçavoir. La Magicienne après avoir serré son present , ouvrit une vieille armoire d'où elle tira un Peigne & un Carcan. Le Peigne étoit dans un étui , & le Carcan d'acier fort luisant étoit fermé d'un petit

98 LE BELIER;
cadenat d'or. Tenez , leur dit-
elle , portez ces deux choses
par toutes les Cours du mon-
de , jusques à ce que vous
trouviez une Dame assez belle
pour ouvrir ce Carcan , & un
homme assez parfait pour tirer
ce Peigne de son étui ; lorsque
cela vous arrivera vous n'au-
rez qu'à vous en retourner
chez vous. Voilà , ajouta-t-el-
le, tout ce que je puis faire pour
le salut de vos Maîtres.

Toutes les personnes nom-
mées pour parcourir toute la
terre , du moins jusques à ce
qu'ils eussent trouvé ce qu'ils
cherchoient , avoient déjà
parcouru toute l'Italie , lors-
qu'ils envoyèrent annoncer
leur arrivée & le sujet de leur

voyage au Roy de Lombardie , qui tenoit alors sa Cour dans la Mirandole capitale de ses Etats. Il étoit déjà instruit du malheur du Prince de Plaisance & de la perte de Pertharite & de la belle Ferandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le Carcan , & que parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblé dans sa Cour , il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de merite pour tirer le Peigne de son étui ; mais il ne comprenoit pas quel remede cela pourroit apporter aux calamitez de son parent. Il fit tout préparer pour la recep-

tion de ces Ambassadeurs qui devoient arriver dans peu de jours. La Reine ne s'occupait plus qu'à se baigner, se friser, & peut-être à se farder ; car les femmes occupées seulement de leur beauté, croient qu'elles ne sçauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne, ne l'empêchoit pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la Princesse, quoi qu'on eût mis tout en usage pour la gâter. Sa Gouvernante même (zélée Ministre des mauvais desseins de la jalouse Reine) courut toute la Ville pour chercher quelque honnête Medecin qui

pût lui faire venir la petite verole. Ne trouvant pas ce secours elle fut tentée de lui crever un œil , & de soutenir que cela lui étoit arrivé par accident. Le Prince ayant résolu d'aller au-devant des Ambassadeurs à quelque distance de la Ville , fit avertir tous les jeunes Seigneurs de se tenir prêts ; il en étoit adoré , mais ils n'osoient lui faire leur cour , parce que la Reine qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ses charmes & à la foiblesse que le Roy avoit pour elle , le trouvoit mauvais. Le Prince dont l'esprit étoit déjà assez formé pour être politique , dissimuloit son ressentiment par res-

102 LE BELIER ,
pect pour un pere qu'il ai-
moit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval , un jeune Seigneur s'aprocha de lui , & ayant les larmes aux yeux , lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui presentoit , parce qu'il étoit le plus furieux & le plus vicieux de tous les chevaux , que son pere qui étoit un des premiers Ecuyers de la Reine , l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur. Le Prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien , & monta fierement sur le cheval ; mais il en pensa couter cher au donneur d'avis , qu'il salua d'une horrible ruade , avant que le Prin-

ce fût bien affermi dans les arçons. Il étoit le meilleur homme de cheval & le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir , excepté le beau Pertharite , & bien lui en prit ; car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne ; c'étoit des hanniffemens , des hauts le corps , des écars & des ruades continuelles ; le Prince qui l'avoit mis tout en sang , étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter ; il croyoit en être venu à bout , lorsque revenant assez tranquillement au milieu des Ambassadeurs , & passant sur un pont de la Ville , le cheval se cabra , & franchissant tout

d'un coup le parapet, se précipita dans la rivière où il se noya, mais le Prince eut bientôt regagné le rivage, & sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le Roy, la Reine & toute la Cour étoient dans une grande Place sur des échaffauts où ils attendoient les Ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le Prince qui s'étoit remis de son accident, y parut plus beau que le jour, & y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les Ambassadeurs arriverent un moment après le Prince ; la

Reine , dès qu'ils aprocherent, au lieu d'écouter leur compliment , dit au Prince qu'il se mocquoit de prendre si mal son tems pour se baigner , & lui demanda d'un ton railleur, si il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les Guenons de sa Cour applaudissant à cette raillerie , ouvrirent de vilaines bouches , & firent de grands éclats de rire. La mauvaise plaisanterie de la Reine continuoit lorsqu'on vit arriver la Princesse ; dès qu'elle parut, tout le peuple se mit à murmurer & à verser des larmes ; les Courtisans fremirent d'indignation , sans oser le marquer , & les Ambassadeurs étonnez ne sçavoient que pen-

fer en voyant cette Princesse qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable Ferandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coëffée, car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux, & pour la rendre plus ridicule on lui avoit barboüillé le visage de jaune. Dans cet état elle s'arrêtoit à tout moment, & ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte ; mais sa Gouvernante, pour la faire avancer, la pouffoit très-rudement par derriere, & la força de se placer auprès de la Reine qui étoit dans le suprême éclat de sa beauté, & toute brillante de pierreries. On auroit crû que c'étoit assez du triomphe dont

elle jouïſſoit ; mais ces Dames du Palais pour le rendre plus complet , firent de grandes huées quand la triſte Princeſſe fut obligée de ſe placer auprès d'elle.

Le Roy qui tenoit ſes yeux baiſſez, mouroit de honte & de compaſſion , & n'ayant ni la force de marquer à la Reine ſon juſte reſſentiment, ni celle de reſter, dit en ſ'adreſſant aux Ambaſſadeurs , qu'il n'y avoit pas d'aparence que lui qui étoit le plus laid de tous les hommes , dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit deſtinée au plus charmant , & ayant ordonné au Prince ſon fils de tenir ſa place , il ſe retira.

Le Prince , sans perdre de tems, fit commencer les épreuves ; on presenta par son ordre le Peigne à l'Ecuyer de la Reine , & ne l'ayant pû tirer de son étui , il lui fit donner la question , dans laquelle il avoïa les mauvais desseins qu'il avoit de faire périr le Prince. Le peuple frappé d'horreur de ce crime , s'en rendit le maître , & le lapida , malgré le desir que le Prince avoit de le sauver en faveur de son fils , & malgré la présence de la Reine. Le Carcan fut ensuite présenté à la Gouvernante de la Princessë , qui se mit envain à genoux pour demander misericorde , elle n'avoit garde de l'ouvrir étant encore

plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le Prince, sans écouter sa belle-mère, qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grace, ordonna qu'on la brûlat toute vive à l'autre bout de la Ville, pour ne pas ampuantir l'Assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de tout le peuple, excepté des Dames de la Reine qui tenoient une misérable & chetive contenance.

Le Prince ayant imposé silence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir, qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables, pour avoir

110 LE BELIER,
une occasion de leur faire
avoüer leurs crimes , & les en
punir après.

Les Ambassadeurs trouverent
ce discours plein de sagesse &
de prudence. La Reine qui
n'avoit jamais entendu parler
sur ce ton en sa presence , étoit
toute éperduë. Le Prince com-
manda à ses Dames d'Atour
d'aller parer & habiller sa
sœur , comme il convenoit à
son âge & à son rang , & d'y
employer tous leurs soins au
peril de leur vie. On lui obéit ;
la Princesse revint si belle & si
brillante , qu'il ne paroïssoit
plus qu'on lui eût coupé la
moitié des cheveux. Tous les
hommes essayèrent inutile-
ment de tirer le Peigne de son

étui, & c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple quand on presentoit le Carcan aux Dames de la Reine. Elle le prit enfin elle-même, & l'ouvrit après quelques efforts, mais il se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable, qu'elle tomba à la renverse, & fût emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le Prince & sa charmante sœur, & déjà les tristes Ambassadeurs comptoient de remporter leur Peigne & leur Carcan, mais le Prince n'eut pas plutôt touché l'étui, que le Peigne en sortit de lui-même, & le Carcan s'ouvrit pour la Princesse, sans se refermer. Mille cris de joie

s'élevèrent en même tems, qui auroient continué long-tems sans un tremblement de terre qui ébranla toute la Ville, auquel succeda un tourbillon mêlé de grêle & d'éclairs, qui dispersa toute l'Assemblée. Mais ce fut envain qu'on chercha le Prince & la Princesse ; ils avoient disparu au moment de cette aventure. Ce fut une desolation universelle par tout le Royaume quand cette nouvelle s'y répandit. Le Roy ne pouvoit s'en consoler, & les Courtisans après s'être mis en grand deuil, se disperserent pour aller les chercher par toute la terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre Grandeur, est que le desespoir de la Reine effaça

effaça toutes ses autres affections. La haine qu'elle avoit eu pour le Prince & pour la Princesse , s'étoit changée en tendresse , & en tendresse si violente , qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle aprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le Roy de la venir voir pour lui demander pardon , car au lieu du mépris & de l'aversion qu'elle avoit toujours eu pour lui , son cœur l'adoroit , & son imagination le lui representoit comme le plus aimable & le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le Roy qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait perir ses enfans par quelque trahison , quoi qu'il eût la

114 LE BELIER,
foiblesse de l'aimer toujours ,
bien loin de la punir vouloit
se punir lui-même de cette
foiblesse , & fit vœu de ne la
jamais voir.

Tandis que tout cela se
passoit à la Cour , voyons un
peu ce qu'étoit devenu le Prin-
ce & la Princesse. C'est bien
fait, dit le Geant, car tu com-
mençois à me lenterner l'es-
prit par toutes ces tracasseries
& ces changemens d'humeur ;
& puis pourquoi faire tant de
bruit pour la perte de ces deux
marmouzets ; car je m'ima-
gine que ce Prince étoit quel-
que petit impertinent comme
ce freluquet de Noisy. Oh !
que j'aurois de plaisir à lui
fendre l'estomac & à lui arra-

cher le cœur si je le trouvois. Mais le crapeau sans doute , est allé si loin depuis l'affront qu'il me fit , & sa trahison , qu'on ne sçait ce qu'il est devenu. Ce qui me console est , que tu me promets de me le faire voir quelque jour , oui , je vous le promets , dit le Belier , qui reprit ainsi son histoire.

Cet orage qui avoit dispersé tout le monde le jour des épreuves , s'étant séparé en deux differens tourbillons , avoit enlevé le Prince & sa sœur pour les aller mettre bien loin de chez eux , car ces fortes de voitures vont fort vite. La Princesse se trouva donc au milieu d'une fo-

rêt fort sauvage ; dès qu'elle eût repris ses esprits , elle s'aperçût du triste état où elle étoit , & tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce desert s'offrirent à son imagination. Elle eut beau promener ses yeux de tous côtez , elle ne vit que des arbres & des rochers , & les seuls échos lui répondoient quand elle apelloit son frere à son secours. Elle alloit donc errante à l'aventure par des sentiers difficiles , quand deux gros Loups qui cherchoient fortune l'apperçurent & vinrent à elle la gueule ouverte , elle se crut dévorée , & après un grand cri , mettant la main devant ses yeux pour ne pas

voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le Carcan sans y songer ; des que les Loups le virent , ils firent un saut en arriere , & se mirent a fuir comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trouffes. Autant en firent certains Ours qui la crurent tenir à quelques pas de là , & plus loin de nouveaux Loups qui se sauverent encore plus promptement que les premiers , à l'aspect du Carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traversoit la forêt. Au milieu de cette route étoit une douzaine de Bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Quand elle se vit dans des lieux moins affreux

elle doubla le pas pour rejoindre les Bergers & pour implorer leur secours , mais comme elle ouvroit la bouche pour leur parler ; les moutons voyant le Carcan , se mirent à fuir par la forêt , & les Bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'aperçût de la vertu de son Carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la deroute des moutons , cependant elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois , pour tâcher de rejoindre quelqu'un des Bergers , mais elle avoit beau courir & les appeler , ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette

poursuite & de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces & les rochers, elle suivit doucement une route moins ouverte que la première, & qui lui laissa voir de loin un vieux Château; cette vûe la soutint, & lui donna de nouvelles forces, dans le tems même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce Château, lorsqu'un Renard plus blanc que la neige traversa la route où elle étoit, & revint sur ses pas se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle, & se mit à la regarder avec une attention extrême, elle n'en eut pas moins à l'examiner, car il étoit im-

120 LE BELIER,
possible de le voir fans en
être charmé.

Oh ! s'écria le Geant , le
voilà donc arrivé ce Renard
blanc ; j'en suis vraiment bien
aise , car je le croyois perdu
depuis le tems que tu m'em-
barraße l'esprit de tout autre
chose , peut-être assez inutile.
Eh bien ! que firent-ils , après
s'être bien regardez ? La Prin-
cesse , répondit le Belier , ca-
cha vîte son Carcan de peur
d'effrayer le Renard ; elle
n'auroit pas voulu pour toute
chose le perdre de vûe , car
avec cet air fin & spirituel que
les Renards ont dans la phisio-
nomie , il avoit une grace sin-
guliere , & je ne sçai quoi de
noble dans les regards. Elle
s'aprocha

s'aprocha de lui pour voir s'il se laisseroit prendre , ou du moins s'il voudroit la suivre à ce Château , mais il ne voulut ni l'un ni l'autre , & se mit à courir tout d'un autre côté ; cependant il n'alloit pas assez vite pour qu'elle le perdit de vûë : enfin après avoir passé le reste du jour à le suivre d'une constance bien au-dessus de ses forces , la pauvre Princesse alloit tomber de lassitude , lorsqu'elle découvrit un espece de petit Palais scitué sur le bord d'un ruisseau , dans le lieu du monde le plus agréable. Le Renard y étoit entré ; la crainte & l'incertitude retinrent un moment la Princesse , mais l'envie de sui-

vre son aimable Renard l'emporta sur tout les autres égards. Elle entra donc, & le Renard blanc qui étoit la politesse même, l'ayant reçûë à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents, & malgré tout ce qu'elle pût faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversoit la Cour pour se rendre au premier appartement du Palais. Elle se jeta d'abord sur un canapé, car rien n'y manquoit, & voyant son cher Renard à ses pieds qui la regardoit tendrement, elle oublia non-seulement ses dangers & ses fatigues passées, mais elle se feroit passée du reste de l'Univers pour ne bouger de là. Nous l'y laisserons, s'il

vous plaît, pour retourner au Prince son frere. Si cela est, dit le Seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni son Renard blanc, car tu ne fais que tarabuster mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après une autre aventure? Cela ne se peut, répondit le Belier, mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le Conte pour peu qu'il vous ennuye. Le Geant qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, & le Belier continua en ces termes.

Votre Excellence aura la bonté de se souvenir, que tan-

dis qu'un des tourbillons en-
levoit la Princesse de Lombar-
die pour la mettre au milieu
d'un bois ; l'autre avoit mis
le Prince son frere sur le bord
de la Mer ; il s'y promenoit à
grand pas , l'esprit tout rem-
pli de la nouveauté de son
aventure , & du souvenir de
ce qui s'étoit passé le même
jour à la Cour du Roy son
pere. Comme il n'y avoit vû
que des objets dignes de sa
haine & de son oubli , il ne
se souvint que d'une sœur
abandonnée par la foiblesse
d'un pere à toutes les cruautéz
d'une belle-mere , plus animée
que jamais contre elle , par
l'avantage qu'elle venoit de
remporter. Ses tristes pensées

menerent son imagination assez loin , & conduisirent ses pas au pied d'un rocher qui s'élevant insensiblement du rivage , s'avancoit jusques dans la Mer. Il monta jusques au haut sans sçavoir ce qu'il faisoit ; comme il étoit assez élevé , la vûë s'étendoit fort loin de tous côtez : derriere lui s'offroit un payfage qui paroïsoit inculte & desert , mais du côté de la Mer il vit en éloignement une Isle qui lui parut le plus délicieux séjour de l'Univers. Il ne se lassoit point de regarder ; il lui vint d'abord dans l'esprit que la Princesse sa sœur pourroit bien y être. Un moment après il traita cette pensée de pure vision ,

cependant elle lui revenoit toujours. Le sommet du rocher étoit couvert de mousse, & d'une herbe épaisse & touffue ; il se coucha sur l'herbe, appuya sa tête sur la mousse, & la soutenant d'une de ses mains, il tournoit ses regards languissans du côté de l'Isle, & tomba dans une profonde rêverie. Enfin excepté que son visage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la posture où l'amoureux Prince de Noisy se mettoit tous les jours pour regarder le Château du Druide depuis la première rencontre qu'il fit de sa fille. Le Geant qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit, quoi, s'écria-t-il,

cette maudite marionette après avoir eu l'insolence de m'offenser, aime encore Alie ? Tiens , Belier mon ami , si jamais il revient , je le veux écorcher tout vif , remplir sa peau de paille , & l'envoyer à sa maîtresse. Ce sera bien-tôt , repliqua le Belier , car je vous avertis qu'il n'a point d'aversion pour vous. Mais laissons-là ce sujet que nous reprendrons une autre fois , & retournons au Prince de Lombardie. ,

Il regardoit donc attentivement cette Isle , dont le terrain lui paroissoit tapissé d'une charmante verdure , & enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque

les tenebres de la nuit commencerent à lui en dérober la vûë. Il quitta ce rivage & s'avança le plus qu'il put dans les terres sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un Bois où il fit mauvaise chere , & passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut , son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la Cour de son pere , ne doutant point que la Princesse sa sœur n'eût besoin de sa presence ; mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fut dans cette Isle. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la premiere fois qu'elle s'étoit présentée à lui ; cependant il revint au bord de la

Mer , s'y promena quelque tems , & comme il avoit remonté sur son rocher pour mieux voir cette Isle agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher pour en trouver quelqu'autre , quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde ; il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme ; il passa par des endroits dangereux & difficiles , pour parvenir où il entendoit toujours chanter (car ce rocher s'avançoit dans la Mer) enfin après en avoir fait presque le tour , il descendit dans un terrain plus uni , & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de

la personne qui chantoit ; cependant il ne la voyoit point, il lui parut qu'elle étoit cachée derrière un autre recoin du rocher ; il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement , & avec le moins de bruit qu'il lui étoit possible , lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poisson fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur ; il fit quelque bruit en se retournant pour éviter cette vûë defagréable ; & dans le moment il entendit sauter quelque chose dans la Mer , cela le fit retourner , mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter ,

il n'y trouva personne , & sa surprise redoubla bien encore quand il vit les plus beaux bains du monde : Ils étoient pratiquez dans une grotte au pied du roc , que la nature seule n'avoit pas fait , car elle étoit par tout revêtuë de marbre , & les cuves où l'on se baignoit étoient d'ébene doublées d'or. Il ne sçavoit que penser de toutes ces choses , quoiqu'il y rêvât jusques à la nuit. Il la passa comme la précédente , ainsi que deux ou trois encore au milieu d'un bois , couchant à l'air , & se nourrissant de fruits sauvages. Cen'étoit pas là une vie fort délicate pour un jeune Prince , mais c'étoit le moindre de ses

chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la Mer sans y rien voir & sans y rien entendre. Le sentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher , parut à la fin ; il y monta avec ardeur , & revit avec plaisir la belle Isle. A peine y fut-il qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé ; aussitôt il descendit ; & comme il étoit à trois pas de la grotte , il vit encore cette peau sanglante ; il en eut encore plus de peur que la première fois ; il fit le même bruit , & aussitôt il vit sauter un poisson monstrueux dans la Mer , & ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le mê-

me état que la première fois, hors que la cuve étoit encore pleine d'eau ; il y mit la main, & l'ayant trouvée tiède, il ne douta point qu'on ne vint de s'y baigner ; mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poisson qui vint se faire écorcher pour se mettre au bain, & qui chantoit si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la Mer, & remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée par un grand sillon qui s'étendoit devers l'Isle. Le lendemain il se mit en embuscade derrière quelque rocher qui formoit l'entrée de la grotte, pour tâcher à découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il

134 LE BELIER,
avoit les yeux attachez sur
l'Isle, s'imaginant que c'étoit
de cet endroit que cet animal
devoit venir, lorsqu'il en vit
sortir quelque chose de blanc
qu'il prit d'abord pour un pe-
tit bateau avec un voile ; à
mesure que cela s'avançoit vers
le rivage, sa curiosité augmen-
toit, & l'objet sembloit dimi-
nuer ; cela le fit sortir de son
embuscade pour ne le pas per-
dre de vûë. Quand cet objet
flottant fût assez près du riva-
ge, au lieu de venir droit à
l'entrée de la grotte, il se
détourna pour aborder plus
loin. Il se mit tout au bord
de la Mer, & vit qu'au lieu
de prendre terre, cette mer-
veille ne fit que ranger la côte

en s'avancant vers lui.

Dès que cela fût assez près du Prince pour démêler ce que c'étoit, il vit la plus belle creature de l'Univers, dans une conque marine, qui tenant d'une main le bout d'un grand voile blanc qui étoit attaché par l'autre bout à ce merveilleux chariot, le faisoit aller à son gré par le secours des zephirs. Le Prince se mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fût la Déesse Thetis qui se promenoit sur l'eau, rien ne ressembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle & de son équipage; excepté que cette Thetis qu'il voyoit n'étoit ni si blonde ni si nuë qu'on représente d'ordinaire la Déesse.

Le vent tout à coup ralenti,
Lui fit voir dans cette figure
L'éclat dont brillera dans la race
future,

Une Princesse de Conty.

De la Princesse toute entière
Chaque attrait s'offrit à ses
yeux,

Son air, sa grace singulière,

La majesté de ses Ayeux ;

D'agremens immortels la foule
vagabonde,

Qui se répand sur tous ses traits,

La plus belle taille du monde ;

Et le reste fait à peu près

Comme on peint au sortir de
l'onde,

Venus dans les plus beaux por-
traits,

Lé

Le Prince de Lombardie toujours à genoux devant cette Divinité , l'auroit regardée de cent mille yeux s'il les avoit eu ; elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui , on ne sçait pas bien pourquoi , si ce n'est que l'attention du Prince & sa figure ne lui déplaisoit pas. A son égard il sentit bien-tôt que c'étoit fait de sa liberté ; car l'admiration & l'amour l'avoient saisi en même tems , & cela d'une si grande force , qu'il en étoit tout éperdu , & qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer le visage , & en le tirant il fit tomber le Peigne & son étui. Cette beauté ne l'eut pas plutôt aperçû qu'elle fit un grand

M

cri, & s'aprocha comme pour mettre pied à terre, mais le Prince tout confus qu'une chose si peu convenable aux Heros, fut sortie de sa poche, se jetta promptement dessus, & le ferra tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu & plus sensible que le premier, & lui tournant brusquement le dos, vogua vers son Isle, & disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché; tous ses desirs se tournerent vers cette Isle, & ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'aventure de Leandre: trop heureux d'en éprouver la fin, pourvû que les commencemens lui en pus-

sent être aussi agréables. Il commençoit donc à se deshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au haut du rocher des cris & des gemissemens, tels que font les chiens quand ils sont en affliction, il leva les yeux & vit le Renard blanc qui s'étant dressé sur les pates de derriere, continuoit ses cris, & faisoit plusieurs gestes de ses pates dedevant vers l'Isle. Le Prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau qui s'étoit détaché de l'Isle aux cris & aux signes du Renard blanc, venoit à plein voile vers le rivage, le Renard descendit, & dès qu'il vit le Prince, il fit deux ou trois sauts de joie, &

se mit en devoir de lui baïser les mains , & de lui lécher les pieds ; mais le Prince qui dès cette premiere vûë l'aimoit & l'estimoit , ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetez de part & d'autre , le bateau étoit abordé ; le Renard blanc fit signe au Prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits , & d'entrer avec lui dans le bateau (c'est ce qu'il fouhaitoit ardemment) mais avant que de passer dans un lieu où il esperoit de revoir sa Divinité , il se souvint de l'affront que son Peigne lui avoit fait , il le tira de sa poche de colere , & alloit le jeter dans la Mer , quand le Renard blanc fit un

cri douloureux , & sautant à sa manche , lui retint le bras de toute sa force , & ne voulut point lâcher prise que le Prince n'eut remis le Peigne & l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent , & il alloit de lui-même ; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage , quand on entendit un bruit de chevaux sur le même rivage. Un homme à cheval que plusieurs autres sembloient poursuivre , s'avança jusqu'au bord de la Mer , banda son arc , & d'une flèche qu'il y mit perça le Renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir , & tournant tristement les yeux sur le Prince , il les ferma comme

pour ne jamais plus les ouvrir : le Prince ne fut guères moins rempli d'affliction que si la flèche l'eut percé lui-même ; & sans rien consulter que sa douleur & son ressentiment , il se jetta à la Mer pour aller vanger la mort du pauvre Renard. Il fut bien-tôt à bord , mais il ne trouva plus personne , & il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance , en perdant les traces du meurtrier que des rochers dont toute cette côte étoit bordée , déroberent à sa poursuite. Il revint au bord de la Mer pour tâcher de regagner le bateau , & pour voir si le Renard étoit encore en état d'être secouru , mais ce fut inutilement. Tout

étoit disparu de dessus la Mer comme de dessus la terre. Les esperances du Prince avec toutes les flateuses idées qu'il s'étoit formé d'un bonheur prochain, s'évanoüirent en même tems, & il se trouva sur le bord de la Mer sans autre compagnie que celle de la douleur & du desespoir.

A cet endroit du récit que faisoit le Belier, le Geant Moulineau se mit à bâiller, & se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se deshabilla, se fit donner ses bottes, & se mit au lit.

Le Belier ne manqua pas de se trouver au lever de son Maître, & après lui avoir fait

144 LE BELIER,
fa cour par quelques loüange-
fur fa bonne mine & fes agrés
mens , il lui dit qu'il avoit fait
le tour de la Place ennemie
pendant la nuit , que l'ayant
examinée de fort près à la fa-
veur des tenebres , elle lui pa-
roissoit imprenable par la for-
ce , & qu'elle l'étoit encore
plus par famine , parce que le
Druide qui commandoit aux
Elemens , trouveroit bien le
moyen de subsister malgré
tous leurs efforts, & qu'il voïoit
bien qu'il se moquoit de tout
ce qu'ils avoient fait jusques-
là , que son avis étoit donc de
tâcher de le surprendre avec
sa fille. Par quel stratageme ?
dit le Geant ; le voici , répon-
dit le Belior , que votre Gran-
deur

deur lui fasse ſçavoir que vous êtes fâché de tout ce que le reſſentiment vous a fait faire juſques à preſent , que vous avez trop de tendreſſe pour ſa fille , & trop de reſpect pour lui , pour vous obſtiner à les vouloir vaincre par la voye des armes ; que ne voulant plus devoir qu'à votre amour & à vos ſervices une paix que vous deſirez , vous allez retirer vos troupes , & le laiſſer en pleine liberté , à condition toutefois que pour les frais de la guerre , & pour récompénſer mes ſervices , la belle Alie , de ſes mains blanches , voudra bien me dorer les deux cornes & les quatre pieds , du même or que le Druide ſon pere garde

sous la Statue de Cléopâtre. Eh ! qu'est-ce que cela me fera , dit le Geant , que tu sois doré ? Votre Grandeur qui a tant d'esprit , reprit le Belier , ne voit-elle pas que dès qu'on m'aura envoyé un Passeport , je me rendrai auprès du Druide , & que comme la force de ses enchantemens dépend de sa vie , je prendrai mon tems pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre , & que l'ayant tué , rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du Château pour vous rendre maître de sa fille & de tous ses trefors. Le gene-reux Moulineau n'eut garde de s'oposer à un projet si plein de noirceur & d'infamie ; il y

voulut seulement faire quelque petit changement , pour que le Belier n'en eut pas seul l'honneur. Il imaginât donc que pour mieux tromper le Druide , il falloit envoyer un Heraut d'armes au lieu d'un Trompette. Le Belier parut en extase d'admiration à ce trait de prudence & de vivacité. La chose étant resoluë suivant ce dernier avis , tandis que le Heraut se préparoit , & qu'on lui faisoit ses dépêches , le Geant pria son Favori de reprendre l'histoire du Renard blanc , ce qu'il fit de cette maniere.

Le Prince resté seul au bord de la Mer , comme je vous l'ai dit , n'avoit jamais eu la tête

si remplie de différentes agitations , ni le cœur si pénétré de tendresse & d'affliction. Il ne pouvoit se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avoit été témoin de tant d'événemens extraordinaires ; le Renard , la Nymphé & le Poisson occupoient ses pensées tour à tour , sans pouvoir comprendre ce qu'ils étoient. Il sçavoit seulement qu'on n'avoit jamais senti tant d'amour qu'il en sentoît pour cette Nymphé, tant d'horreur qu'il en avoit du Poisson , ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné Renard. L'approche de la nuit & quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage ,

interrompirent ses rêveries , & l'obligerent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert. Il n'en connoissoit point de plus commode que la grotte des bains , elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumieres ; & quand il en fut près , il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entenduë deux fois ; il se coula le plus doucement qu'il pût jusques à l'entrée de la grotte ; il s'arrêta tout court , tant il eut peur d'interrompre les accens de la plus belle voix qu'il eut jamais entendu ; il étoit si près de celle qui chantoit , & tellement attentif aux paroles de son chant , qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici.

150 L E B E L I E R ,

Prince pour qui je sens les traits
d'un feu nouveau ,

Si vous ne voulez pas qu'un mau-
vais fort l'éteigne ,

Donnez-moi quelques coups de
Peigne

Quand vous me trouverez dans
l'eau.

Et quoique rien ne soit plus beau
Que mon éclat quand je me bai-
gne ,

Si vous m'aimez brûlez ma peau.

Des paroles si flatteuses pour
son espoir , & cependant si ob-
scures & si mystérieuses , aug-
menterent tellement sa curio-
sité , qu'il entra brusquement
dans la grotte ; bien résolu
pourtant , s'il y trouvoit la
chanteuse , de n'exécuter que

la moitié de ses volontez , & de ne faire que la peigner bien délicatement , & non pas de lui brûler la peau , qui devoit être la plus belle du monde , puisqu'elle le disoit. De plus il avoit un présentiment que sa Divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuse.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la grotte ; elle étoit éclairée d'une infinité de lumieres placées dans des guaines d'ébene garnies d'or , comme étoit la cuve , & toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau sortant à moitié de la guaine. Cette sorte d'illumination le surprit ; mais il le fut bien plus.

quand il vit la cuve envelopée d'un pavillon de satin blanc tout chamarré de guaines en broderie d'or ; il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention & étonnement , lorsqu'il entendit soupirer quelqu'un sous ce pavillon , & un moment après il entendit ces mots :

« Prince , je suis celle que
 « vous aimez , & qui vous ai-
 « me , faites tout ce que je vous
 « dirai , quelque difficiles que
 « les choses vous paroissent , &
 « ne vous effraïez pas dans une
 « aventure où vous me perdrez
 « pour jamais , si lorsque ce pa-
 « villon s'ouvrira vous témoi-
 « gnez la moindre peur. » Moi !
 peur ? s'écria-t-il Dans le

moment le pavillon s'ouvrit , & ce qui se presenta à ses regards pensa le faire évanouïr ; une tête de crocodile la gueule ouverte paroïssoit hors du bain , & sembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point , mais il suoit à grosses gouttes , & le cœur lui battoit. Cependant il regarda fixement cette affreuse hure , qui s'étant fermée se retroussa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fût jamais , & qu'il reconnut pour être celui de la Nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant qui s'élevoit au-dessus de celle de la Nymphe comme un espee de rayon , composoit une assez vilaine coëffure , & lui ferroit le front

& les jouës avec tant de justesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe, toute l'horreur du Prince se dissipa dès que ces beaux yeux se tournèrent vers lui, & se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement ; il alloit parler lorsque la Nymphé lui dit : Que faites-vous, Prince ? les momens sont précieux, que ne me peignez-vous ? La peigner ? disoit-il en lui-même ; eh ! comment ! La Nymphé lui parut irritée de ce retardement ; il prit donc son Peigne, & croyant le tirer d'abord de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, & non sans beaucoup

d'effort. Mais à mesure qu'il sortoit, la tête du crocodile se renversoit en arriere, & découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'Univers. Quand le Peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, & le Prince vit alors la Nymphé dans tous ses charmes ; les transports de joie qu'il sentoit lui donnerent un nouvel empressement pour tirer son Peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être peignée après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le Peigne sortoit de l'étui ; le reste de la Nymphé sortoit de l'eau. Les lys, la neige & l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ses yeux, mais cette

blancheur ébloüissante n'étoit rien encore en comparaison des graces qui accompagnoient toutes ces beautez : elle avoit les épaules & la moitié des bras hors de l'eau ; & c'étoit une chose à voir que les efforts que le Prince faisoit contre son Peigne en faveur du reste. Mais la Nymphe prenant la parole , c'est assez , dit-elle , laissez-là votre Peigne & son étui pour brûler vite ma peau. Moi ! s'écria-t-il , moi ! brûler votre peau ? que la mienne avec tout mon corps & avec tout l'Univers soient réduits en cendres , plutôt que cette divine peau soit seulement égratignée par celui qui vous adore. Je ne doute point de

Notre amour, répondit la Nym-
phe, mais ce n'est pas ici le
tems d'en étaler la délicatesse,
il n'est question que de m'o-
béïr ; si on vous prévient, vous
me perdrez pour jamais ; car
aprenez que je ne puis être
qu'à celui qui aura brûlé ma
peau. Le Prince ne pouvoit se
résoudre à cette execution, &
tandis que la pitié, l'amour &
l'obéissance se disputoient dans
son cœur, la Nymphe lui dit
adieu ; le pavillon se referma
sur elle, & toutes les lumieres
s'éteignirent.

Ce fut alors que le Prince se
repentit de n'avoir pas brûlé
quelque petit endroit de cette
belle peau à laquelle il auroit
fait un peu de mal, il est vrai,

mais dont il auroit retiré un si grand bien. Il étoit résolu de réparer sa faute à la première occasion , & pour empêcher qu'on ne le prévint , il fût se camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumière le frapa , il crut que c'étoit la grotte qui s'éclaireroit de nouveau ; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé sous les derniers arbres de la Forêt qui s'étendoit vers le rivage , il couroit pour en prendre quelque tison , quand au premier pas qu'il fit il vit la peau du poisson : la même horreur le saisit à cette vue , & indigné de reconstrer encore cet objet affreux , il le prit transporté

de colere en s'écriant : Pour toi détestable peau qui ressemble si peu à celle de la Nymphé que j'adore , tu seras brûlée , & courant de toutes ses forces vers l'endroit où il voïoit le feu , il vit une femme assise qui ne l'eut pas plutôt aperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri , & se sauva toute éperduë dans le plus épais de la Forêt.

Le Prince jetta cette peau dans le feu , dès qu'elle y fut , il crut avoir fait sauter une mine chargée de cent milliers de poudre , tant le fracas fut épouventable. Après cet exploit il se saisit d'un tison , & revint en toute diligence vers son poste ; son tison fut inu-

160 LE BELIER,
tile , il trouva toutes les bou-
gies rallumées , vit la cuve
encore pleine d'eau , mais il
ne vit plus ni le pavillon ni
la Nymphé ; il pensa s'en de-
sesperer , ne doutant pas que
quelque amant moins tendre ,
après l'avoir bien peignée &
bien brûlée , ne l'eut emme-
née pour sa récompense.

Il sortit comme un fou pour
courir après , sans sçavoir de
quel côté il alloit ; il parcou-
rut toute la Forêt sans que nul
objet s'offrit à sa vûë. Le jour
commençoit à paroître lorf-
qu'il se trouva à l'endroit où le
feu avoit été allumé , il voulut
voir s'il ne restoit rien de cette
affreuse peau qui avoit fait
tant de bruit , il n'en vit que

la cendre. Mais quelle fut sa surprise de retrouver le Carcan à deux pas de là. Cette vûë lui donna de la joie, ne doutant point que la Princesse sa sœur ne fut cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois, il courut avec empressement du côté où il l'avoit vûë fuir, sans se mettre en peine du Carcan; & il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit seroit trop long si je vous disois la joye qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, & les tendres expressions qui marquoient leur amitié; ils ne se lassoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eu l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied

d'un grand arbre pour se conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le Prince ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la Nymphé & de la grotte, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le Renard blanc , & fit bien , car la Princesse ayant conté ses infortunes jusques à l'endroit où nous l'avons laissée, poursuivit ainsi.

Oh ! mon cher frere , si vous aviez connu les charmes de ce Renard , il eut été impossible que vous ne l'eussiez aimé , ses soins & ses assiduez auprès de moi avoient quelque chose de surnaturel , il sembloit deviner mes pensées tant il alloit à propos au-devant de tous mes souhaits ; je n'en fai-

fois point à la vérité que celui de n'en être jamais séparée, j'en avois si peur, que mon premier soin avoit été de lui cacher mon Carcan qui faisoit fuir toutes les bêtes. Le petit Palais où nous étions étoit embelli de jardins, de grottes & de fontaines, le Renard m'y conduisoit quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener ; & dans ces promenades, quoiqu'il ne put me parler, il entendoit tout ce que je lui disois, & trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit transporté de la bonne volonté que j'avois pour lui ; cependant il sembloit me demander quelque chose par ses regards & par des gestes

164 LE BELIER ,
suppliants ; j'étois au defefpoir
de ne pouvoir comprendre ce
qu'il vouloit me dire , car je
lui aurois donné ma vie ; à la
fin je fus éclaircie pour mon
malheur. J'avois caché le Car-
can au milieu de quelque buif-
fon à l'extremité du jardin , le
Renard blanc l'aperçut dans
une de nos promenades , &
loin d'en avoir peur comme
les autres bêtes , il me quitta
pour sauter à corps perdu def-
sus ; mais dès qu'il l'eut tou-
ché , le Carcan se referma avec
le même bruit qu'il avoit fait
entre les mains de la Reine :
à ce bruit le pauvre Renard fit
un saut en arriere , & d'un au-
tre franchit la muraille du jar-
din , sans que je l'aye jamais

revû depuis. Je fus reprendre ce maudit Carcan que je détestois, & que j'aurois abandonné si je ne m'étois souvenu qu'il m'étoit nécessaire dans le Bois, pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains qu'il s'ouvrit ; & depuis ce jour fatal, quoique j'aye erré sans cesse par les bois, les rochers & les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidele & bienaimé Renard. La nuit me surprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu auprès duquel vous me vintes effrayer avec cette horrible peau ; & dès que j'ai été remise de l'é-

tonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu , je suis revenu sur mes pas pour reprendre ce Carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finissant ce récit , la Princesse pria son frere de la ramener à cet endroit , mais ils eurent beau l'y chercher , il ne se trouva plus ; elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son frere , sa presence la rassuroit contre les perils dont la vertu du Carcan l'avoit garantie jusques alors ; & comptant sur la complaisance & l'amitié du Prince pour elle , mon cher frere , lui dit-elle en lui serrant les mains & en pleurant , je vous avoue

l'excès de ma folie , je ne puis plus vivre sans le Renard blanc , & si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre , vous me verrez mourir de douleur.

Le Prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au desespoir où tomberoit sa sœur quand elle sçauroit la triste destinée de ce pauvre Renard , & ne voulant pas lui donner ce chagrin , il lui tut ce qu'il sçavoit , & lui promit tout , pourvû qu'elle voulut lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la Mer. La Princesse y consentit à peine , tant elle étoit pressée de courir après le Renard blanc. La grotte des bains

168 LE BELIER,
fut le lieu qu'ils se marquerent
pour se retrouver après qu'ils
auroient visité tous les envi-
rons. En y entrant la Princesse
fut étonnée des merveilles qu'
elle y vit, quoique son frere
l'en eut prevenuë ; & pendant
qu'elle étoit occupée à les con-
siderer, le Prince grimpoit jus-
ques au sommet du rocher,
d'où portant, après y être ar-
rivé, ses regards le plus loin
que sa vûë pût s'étendre sur la
terre & sur la mer, la terre ni
la mer ne lui offrirent rien de
ce qu'il cherchoit. Cet endroit
sembloit fait exprès pour la
rêverie, ce fut donc là que la
tête du crocodile lui reve-
nant dans l'esprit, & l'idée
de la Nymphé y succédant,
il

il ne put s'empêcher de parler seul.

Qu'est-elle devenue, disoit-il, cette adorable figure que j'ai vûë sous des formes si différentes ? & que sont devenus ses sentimens si favorables qu'elle a bien voulu ne me pas cacher ? Quoi ! pour ne l'avoir pas voulu brûler elle disparoît ; mais , s'écria - t - il tout d'un coup , ne feroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée qu'elle a voulu dire ? Cette pensée le fit revenir comme d'un songe , & convaincu de sa premiere erreur ; ouï , continua - t - il , c'est cette peau dont elle vouloit se défaire. Ma foi , dit le Geant , je m'y ferois mépris tout comme lui ;

d'où vient aussi que cette sote grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre peau ? Mais acheve ton Conte , car franchement je commence à le trouver un peu long.

Le Prince , dit le Belier , persuadé entièrement par de nouvelles reflexions qu'il avoit , sans y songer , fait une partie de ce que la Nymphé lui avoit ordonné , ne pouvoit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple , disoit-il en prenant son Peigne , & le tirant aussi facilement que le jour des épreuves , si cette Reine de mon cœur étoit ici je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours.

Il crut entendre quelques cris dans le Bois comme il achevoit ces mots , & s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris , il vit une femme qui couroit de toute sa force à travers les arbres , pour se sauver d'un homme à cheval qui la poursuivoit ; malgré la distance des lieux il remarqua que cet homme avoit un arc à la main , & ne doutant pas que ce ne fut le meurtrier du Renard blanc , & que celle qu'il poursuivoit n'eût besoin d'un prompt secours , il courut dans le Bois. Les cris de cette femme le guidoient , car il en avoit perdu la vûe en descendant du rocher ; le desir de la secourir & de vanger le

Renard blanc , sembloit lui donner des aîles , mais sans aller si vîte il les auroit bientôt joint. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme , & cet homme avoit mis pied à terre , & la tenoit entre ses bras : il alloit la mettre sur son cheval quand le Prince arriva. La beauté de cette personne l'ébloüit d'abord , mais sa surprise fut extrême lorsqu'il la reconnut pour être la Reine sa belle-mere ; il ne sçavoit point son heureux changement ; & le souvenir de ses cruautéz & de sa haine pour sa sœur & pour lui , penserent le faire repentir d'être si-tôt arrivé. Cependant comme il étoit genereux il la dé-

gagea de son ravisseur, & mettant l'épée à la main, il alloit vanger son injure & la mort de son ami le Renard blanc, lorsque la Reine le retint, en lui disant que c'étoit l'Archiduc de Plaisance : il n'en douta pas après l'avoir examiné, car c'étoit l'Archiduc le plus sauvage qu'il fut au monde. Il avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, les regards farouches, & ses habits tout en lambeaux. La Reine se mit agenoux, embrassa ceux du Prince, en lui demandant pardon de ses injustices, & le conjura de venir avec elle au secours du Roy son mari, que ce maudit Archiduc venoit de blesser d'une fleche qu'il lui

174 LE BELIER,
avoit tirée. Le Prince transporté de colere à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie, mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la Reine, & vrai-semblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la Reine & le Prince alloient à grands pas vers l'endroit où le Roy étoit, elle contoit au Prince comment son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille Royale ; que le Roy son époux ne la voulant plus voir, avoit quitté sa Cour pour chercher ses enfans, que désespérée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage &

fans train , 'mais que ne pouvant les trouver tous trois , elle avoit consulté la Mere aux Guaines , qui l'avoit fait conduire à l'Isle des Guaines où elle avoit vû la plus belle Princesse de l'Univers , & la plus malheureuse , puisqu'elle étoit obligée par enchantement de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin ; que quand ce jour arrivoit , il se presentoit une grande peau devant elle , contre laquelle il lui étoit impossible de résister ; que l'horreur qu'elle en avoit lui donnoit mille morts , & que cependant elle étoit forcée de s'en enveloper , ou de se jeter dans la Mer.

Le Prince transporté d'ad-

miration & de joye, ne pût s'empêcher d'embrasser la Reine à cet endroit de son récit, & de l'affurer que celle dont elle parloit ne seroit plus importunée de cette affreuse peau ; & se mettant agenoux à son tour, il conjura la Reine de le conduire à l'Isle où étoit cette adorable Princesse. C'est pour vous y mener que je vous cherchois, repliqua-t-elle, mais vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait si nous ne trouvons la Princesse votre sœur ; car de sa présence, aussi-bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. Et de quelle vie ? dit le Prince

alarmé, de celle du Renard blanc, reprit la Reine, que nous ne retrouverons peut-être plus en vie. A cette idée de la mort du Renard blanc, la belle Reine ne pût retenir ses larmes. Helas ! poursuivit-elle, ce pauvre Renard nous venoit voir de tems en tems, & nous charmoit par ses manieres. Hier il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'Isle, j'étois au rivage pour l'attendre, la belle enchantée s'y promenoit avec moi, mais elle ne put rester jusques à son arrivée, car s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, & sur le champ s'élança dans la Mer, sous la figure la plus hideuse qu'on

178 LE BELIER,
puisse voir. Je la plains, mais
j'eus bien d'autres sujets de
m'affliger quand la chaloupe
aborda, & que je vis le pauvre
Renard blanc baigné dans son
sang, & aux derniers abois. A
cette vûë je fis mille cris dou-
loureux, & l'ayant pris dans
mes bras, je le portai douce-
ment au Palais des Guaines,
où il est servi comme dans ce-
lui du Roy votre pere. Les
Chirurgiens jugerent sa blef-
sure mortelle, mais la Gouver-
nante de l'Isle qui s'interesse
pour lui, se mit agenoux de-
vant la Reine des Oracles; j'y
portai l'oreille, & j'entendis
que si je pouvois amener le
Prince & la Princesse de Lom-
bardie dans vingt-quatre heu-

res dans l'Isle , le Renard blanc étoit sauvé , que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe , qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit ; je parcourus la Forêt pour vous trouver ; mais quelle fut ma surprise d'y trouver le Roy. J'en fus transportée de joye ; il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein je me jettai à ses pieds , & lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir & de mon changement , qu'il ceda à la tendresse qu'il a toujours eüe pour moi ; cependant il me dit qu'il ne pouvoit rester où j'étois qu'il n'eut trouvé les enfans. Alors je lui dis que je

vous cherchois tous deux , & qu'un Oracle avoit dit que je vous trouverois ; il me crut : ensuite je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour que l'Archiduc son parent s'étant échappé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde , couroit les champs , & tuoit à coups de fleches tout ce qu'il rencontroit. Ce matin comme nous commencions à parcourir la Forêt pour vous chercher, l'Archiduc qui par malheur nous suivoit , perça le Roy d'un coup de fleche à l'épaule, & d'une autre qu'il avoit mis en son arc m'alloit donner la mort , mais il se retint après m'avoir quelque tems confi-

dercée , & je jugeai qu'il vouloit me faire tout autre traitement ; car il vint droit à moi pour me saisir & me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force & de légèreté , qu'il me perdit bien-tôt de vûë. Comme il avoit mis pied à terre , le tems qu'il perdoit à remonter à cheval m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui , cependant sans votre secours j'étois en sa puissance.

Ce récit finit justement à l'endroit où le Roy avoit été blessé , mais ils ne l'y trouverent plus ; ce furent de nouvelles allarmes. La pitié d'une part , & le devoir de l'autre , vouloient que laissant là toute autre inquiétude , ils se remis-

sent à le chercher ; mais l'amour beaucoup plus pressant que tous les autres égards s'y opposa. Ils souhaiterent donc toutes sortes de prosperitez au Roy en quelque lieu qu'il fut , & s'acheminèrent en toute diligence vers la grotte des bains pour y prendre la Princesse , & voguerent ensuite vers l'Isle des Guaines. En entrant dans la grotte ils trouverent la Princesse assise qui se desesperoit , elle tenoit la tête du Roy son pere sur ses genoux , & l'arrosait de ses larmes ; elle le croioit mort , mais il n'étoit qu'évanoüi. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le blesser , & qui vouloit encore lui ravir sa femme , & de plus

la perte de son sang l'avoit tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pû faire avoit été de se traîner jusques à cette grotte pour y chercher du secours ; sa foiblesse & sa surprise lui firent perdre le sentiment.

Votre Grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris & les plaintes du fils & de la femme quand ils virent le Roy en cet état, pour que je ne vous importune point. Ils le firent revenir de la manière qu'on fait ordinairement revenir dans les Romans les Heros & les Divinitez interdites, c'est-à-dire avec force eau fraîche. On arrêta son sang avec des compreses de

gaze , & ensuite le soulevant de tout côté , on le mena jusques à la chaloupe de l'Isle , qui eut la bonté de se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placez la Princesse aprit de la bouche de sa belle-mere , la triste aventure de son cher Renard. En aprenant ce malheur son desespoir éclata de mille manieres differentes , elle vouloit se jeter dans la Mer , ou du moins s'évanoüir d'affliction , mais on ne lui permis ni l'un ni l'autre , & l'on trouva moïen de tranquiliser un peu son esprit , en lui disant que dès qu'elle arriveroit auprès du Renard mourant , il se porteroit
à

à merveille. Il n'y a rien de si doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui sembloit immobile ; son impatience fut enfin satisfaite, ils aborderent, mirent pied à terre, & bien-tôt se rendirent au Palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transporter où l'Archiduc. . . . Oh ! va te promener avec ton Archiduc, dit le Geant, je te défends absolument de quitter ton Isle que tout ceci ne soit fini. Comme il vous plaira, reprit le Belier, & il poursuivit ainsi.

Le Renard blanc couché sur un petit lit auprès d'un bon

Q

feu , tendoit à sa fin , ses yeux étoient fermez , & tout son corps sans mouvement ; mais au premier cri que fit la Princesse , il ouvrit les yeux , & rapellant , dès qu'il la vit , le peu qui lui restoit de force , il la regarda d'une maniere assez tendre pour un Renard à l'agonie , & remua foiblement la queue. Elle se jetta toute plate à terre auprès de lui , mais la Gouvernante de l'Isle qui ne l'avoit pas envoyée chercher pour se lamenter , la prit par les bras , & l'ayant relevée , que faites-vous ? lui dit-elle , il est question de guerir le Renard , & non pas de le plaindre. Le Roy de Lombardie , tout languissant qu'il é-

toit , avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la première vûë de cette aimable bête ; & pendant le discours de la Gouvernante , il ne cessoit de pleurer , & de tâter le pous du malade. La Gouvernante le fit emmener dans un appartement , & tandis qu'il étoit entre les mains des Chirurgiens , s'adressant encore à la Princesse , que tardez-vous , lui dit-elle , à secourir votre cher Renard ? sa vie est entre vos mains , & dès que vous lui aurez mis le Carcan que vous avez , il se portera mieux que jamais ; mais je vous avertis qu'il ne reste plus que quelques momens pour le sauver. Ce fut le comble du desespoir

pour la Princesse de sçavoir que le salut de son cher Renard dépendoit d'un Carcan qu'elle avoit perdu ; dès qu'on le sçut ce fut une lamentation universelle ; tous les assistans se mirent à crier le Carcan est perdu ! & mille voix sortant tout à la fois de mille guaines dont la chambre étoit ornée , se joignirent à ce concert , & sur des tons differens , crièrent le Carcan est perdu !

Le Roy de Lombardie que les Chirurgiens fondonoient alors , leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit ; celui qui avoit pensé le Renard de ses blessures en revenoit , & dit au Roy ce que c'étoit. Voilà

bien du bruit , lui dit le Roy ;
pour un Carcan. Tenez , ajou-
ta-t-il brusquement , en voilà
un que j'ai trouvé ce matin
dans la Forêt , je souhaite qu'il
soit celui qu'on regrette ; car
sans doute , il fera cesser ce
bruit insupportable que je ne
puis souffrir. On peut juger du
mal que la sonde faisoit au
Roy par la maniere chagrine
dont il envoyoit le Carcan au
secours de ce même Renard
qu'il avoit trouvé si aimable.
Quand le Chirurgien parut
avec le Carcan , le pauvre ma-
lade avoit le hoquet de la
mort , & la Princesse qui vou-
loit se tuer , enrageoit de voir
tant de guaines sans trouver
un seul couteau. Elle prit le

Carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie, le mit promptement au col de son cher Renard. Aussi-tôt il s'étendit, & s'étendit tellement, que ce ne fut plus un Renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la Princesse ; aussi n'y perdoit-elle pas, & ravie de joye & d'admiration, elle étoit embarrassée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui un moment avant étoit ce cher Renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte & sans scrupule. Confuse, & les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans

le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite ; car fans doute que votre Grandeur ſçait depuis long-tems qu'il étoit ce Renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé qu'il courut chercher ſa belle Princeſſe. Quels furent leurs transports en ſe parlant, & ſur-tout quels furent ceux de cette tendre Princeſſe , en aprenant qui il étoit , & qu'elle en étoit adorée. Après avoir reçu les complimens de ceux qui s'étoient intereſſez à ſon malheur , il fut rendre ſes devoirs au Roy de Lombardie.

Le Prince qui n'étoit pas reſté au Palais n'y voyant point ſa belle Nymphé, en étoit forti

192 LE BELIER,

d'abord, & ignoroit ce qui venoit des'y passer ; il y rentroit triste & abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'Isle, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrassèrent, & se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un & l'autre. Pertharite se tournant vers la Gouvernante de l'Isle, qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le Prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce Prince, & des souffrances de Ferandine. Helas ! reprit le Prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous interesse pour Ferandine ; c'est la belle Nymphe enchan-

tée.

tée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez, repartit la Gouvernante, cependant son soulagement dépend de vous, si vous êtes encore en possession de votre Peigne. Sur le champ il le tira de sa poche, & la Gouvernante l'ayant reconnu, lui dit, eh bien ! il faut peigner la Nymphé dont vous desirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire ? si je le jure, reprit-il ; oui, je le jure, qu'on me mene promptement à l'endroit où est cette malheureuse Nymphé enchantée. Doucement, dit la Gouvernante ; & si après l'avoir rétablie dans

tout l'éclat de ses attraits , & dans la douceur de son premier repos , elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante Ferandine , sœur de Pertharite , y consentirez-vous ? Non , s'écria le passionné Prince , & je mourrai plutôt. Mais , lui repliqua la Gouvernante , si son repos est à ce prix , que ferez-vous ? Courons , répondit-il , la délivrer de ses malheurs , qu'elle me doive sa tranquillité , je la payerai sans regret de ma vie. Venez donc , lui dit la Gouvernante , venez la peigner si vous osez. A ces mots elle le mena , suivi de tout le monde , jusques à la porte d'un Salon qui s'ouvrit au moment qu'il

n aprocha. Mais quelle fut sa surprise quand il vit au milieu de ce Salon cette malheureuse Nymphé assise dans un fauteuil qui paroissoit tout embrasé. Sa gorge & ses bras étoient demis découverts , & ce ne fut qu'à ces beautéz qu'il la reconnut ; car sa tête étoit envelopée de flammes épaissés qui lui tenoient lieu de cheveux , son visage étoit tout enflé , & ses yeux étoient prêts à sortir de sa tête. Regardez , dit la Gouvernante au Prince , voilà l'état où vous avez mis cette Nymphé que vous adorez , en la débarassant de la tête du crocodile & de sa peau ; allez la peigner. Il ne se le fit pas dire deux fois , quoique

l'avanture fut difficile à tenter. Il tira son Peigne, & se jeta d'abord dans le Salon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit son Peigne au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, & que la Nymphe plus fraîche que l'Aurore, & plus brillante que l'astre du jour, lui tendit la main; il se mit à genoux pour la baiser. Alors le beau Pertharite entrant dans le Salon qui avoit repris sa fraîcheur naturelle, se jeta au col de la Nymphe, qui de son côté l'embrassoit tendrement. Le Prince fut arrêté dans les mouvemens de jalousie qui vouloient naître dans son cœur, par les doux noms de frere & de sœur qui

fraperent son oreille , & qui lui aprirent avec des transports de joye inconcevables , que sa divine Nymphé étoit la charmante Ferandine dont il venoit de refuser la main , & qu'il se flattoit dans ce moment de posséder bien-tôt. Il ne pouvoit se persuader que son bonheur fut réel ; son étonnement aussi ne pouvoit cesser , quand il pensoit que cette beauté celeste qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes , étoit la celebre Ferandine , & que le beau Pertharite , sous la figure d'un Renard , eut été si passionné-ment aimé de sa sœur.

Ces quatre Amans les plus parfaits & les plus heureux de

198 LE BELIER,
l'Univers, furent à l'apparte-
ment du Roy de Lombardie.
La Reine étoit auprès de lui,
qui par ses empressements &
par ses soins lui donnoit tous
les témoignages d'une verita-
ble tendresse : comme sa blef-
sure étoit peu de chose, il fut
bien-tôt guéri. Le beau Per-
tharite, pour le divertir, lui
conta l'histoire de sa meta-
morphose, & de celle de Fe-
randine.

Le jour que nous entrâmes
dans le Château de la Forêt,
lui dit-il, pour y chercher
l'esprit de l'Archiduc mon
pere, nous fûmes ébloüis d'un
nombre infini de spectres &
de phantômes effroyables ; a-
près en avoir été tourmentez

toute la nuit , au jour naissant une femme d'une mine assez respectable , quoiqu'elle fut fort vieille & toute couverte de guaines , parut à nos yeux tenant un Carcan d'une main & un Peigne de l'autre ; tenez , Pertharite , me dit-elle , mettez ce Carcan ; & vous , Ferandine , ajouta - t - elle en s'adressant à ma sœur , peignez-vous de ce Peigne si vous voulez que votre pere rentre dans son bon sens , & pour vous consoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un & à l'autre , sçachez que quand on vous mettra ce Carcan , tous vos malheurs finiront , & que vous aurez ce que votre cœur souhaitera ; &

200 LE BELIER,
vous, belle Ferandine, la même chose vous arrivera lorsqu'on aura brûlé votre peau, & qu'on vous aura peignée avec ce même Peigne que je vous donne. La Mere aux Guaines disparut à ces mots.

Cependant pour sortir de ce Château, & pour guerir l'Archiduc mon pere, je me presai de mettre ce Carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me sentis transformé comme vous m'avez vû. Ma sœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raison ne m'avoit point abandonnée dans ce funeste changement, je le sentis dans toute son horreur. Malgré ma douleur je songeai d'abord à garantir Fe-

randine du piège que la Mere aux Guaines nous avoit tendu. L'usage de la voix m'étant interdit , je lui fis signe de ne se pas peigner , en portant mes pates à ma tête ; ce geste la trompa , elle crut que je la priois de se peigner , & esperant que le Peigne seroit peut-être le contre-poison du Carcan , elle s'en voulut peigner ; mais il n'eut pas touché ses cheveux , que je les vis tout en feu , comme on vient de les voir. Elle courut aussi-tôt vers la porte du Château, en jettant son Peigne comme j'avois fait mon Carcan , gagna ensuite la Forêt , & ne cessa de courir qu'elle n'eut gagné le rivage opposé à cette Isle ; je la suivis

par tout , & je vis que s'étant arrêtée dans la grotte aux bains près la cuve pleine d'eau , elle se deshabilloit pour s'y jeter , mais elle jetta par malheur sa vûë sur cette vilaine peau , & quoiqu'elle fit mille cris pour s'en éloigner , elle se sentit forcée par une Puissance invincible de s'en enveloper , & de se précipiter dans la Mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer , & pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé sur le rocher où je faisois des cris & des lamentations vers le Château de cette Ile , croyant bien que Ferandine s'y étoit réfugiée , lorsque j'en vis venir une chaloupe ; je me mis dedans , &

elle me débarqua dans l'Île ; je vis ma sœur dans un de ses bons jours : elle me conta comme la Gouvernante l'avoit bien reçûë , & la traitoit le plus humainement du monde ; mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit que les jours où la peau se presentoit à ses yeux , elle étoit forcée de subir sa destinée ; de sauter ensuite dans la Mer , & de venir à la grotte des bains où la peau la quittoit pendant qu'elle se rafraîchissoit dans cette magnifique cuve. La Gouvernante qui sembla s'intéresser à notre malheur , me permit de venir de tems en tems voir Ferandine ; nous convînmes des signes que je fe-

rois au haut du rocher. Je revins dans la Forêt pour y chercher le remède à nos maux , c'est-à-dire , le Peigne & le Carcan ; la fortune, ou plutôt les enchantemens de la Mere aux Guaines , me conduisirent au petit Palais que j'ai toujours habité depuis.

La belle Princesse de Lombardie vous a dit de quelle manière j'eus le bonheur de la rencontrer , comme je me sentis forcé de la quitter lorsque le Carcan se referma ; & elle vous a instruit de tout ce qui nous est arrivé depuis ce moment.

Ce récit jetta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé la Gouvernante de l'Isle prenant

la parole , c'est maintenant à moi , dit-elle , à vous dire ce que c'est que la Mere aux Guaines , par quelle raison elle a exercé cette cruelle vengeance sur l'Archiduc & sur sa charmante famille , & ce que veulent dire enfin toutes ces guaines , & . . . non , non , s'écria le Geant , je n'en veux pas entendre parler , je suis si fou de guaines que je n'en puis plus. Je n'ai donc plus rien à vous apprendre , lui dit le Belier , car vous sçavez comme tous les Contes finissent. Eh ! que sçai-je comme celui-ci finira , reprit le Geant. Acheve-le donc , & acheve-le promptement.

Le Roy de Lombardie gue-

rit de son extrême laideur ; continua le Belier , en guerissant de sa blessure. L'Archiduc obtint la paix de la Mere aux Guaines , avec le retour de sa raison : elle donna l'Isle enchantée, la grotte aux Bains, & tout le pays à la ronde au beau Pertharite. Il y établit sa résidence avec la Princesse de Lombardie qu'il épousa. Et tous les charmes de l'incomparable Ferandine , furent le partage du Prince de Lombardie.

Le Belier ayant heureusement pour les lecteurs aussi bien que pour le Geant , mis fin à son récit ; il fut question de dépêcher le Heraut d'Armes vers le Druide & sa fille.

Fin de la premiere Partie.

*SECONDE PARTIE.*

Pendant que le Belier amusoit le Geant son Seigneur, le Druide s'occupoit à remettre l'esprit de sa fille, en calmant les mouvemens de son cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfans, & quand il en auroit eu cinquante, les cinquante ensemble n'auroient pas eu la moitié du merite & des charmes d'Alie.

L'aveu sincere du petit Poinçon ne l'assuroit que trop que sa fille avoit quitté toutes ses rigueurs en faveur du Prince

de Noify. Il aimoit donc Alie, comme un pere opulent & speculatif aimed'ordinaire une fille unique ; il y avoit bien une heure qu'il perdoit son tems à vouloir lui prouver par les raisonnemens les plus subtils, & par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devoit hair le Prince de Noify au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadoit point, & son cœur auroit combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre. Le Druide qui s'en aperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre maniere, & prenant un air plus serieux, Alie, lui dit-il, je voulois vous aider à vous guer-

rir

rir doucement pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter. Mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus. Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez, car il n'y a pas deux jours que le Prince de Noisy m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le Druide, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vais vous dire, & vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle manière la race des Pepins est en possession d'un Trône que

mon grand-pere votre bifayeul croyoit lui appartenir , qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits , il trouva dans l'étude de la Philosophie de quoi se consoler de l'injustice de la fortune ; mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoissances que j'ai acquises dans les secrets les plus impenetrables de la nature ; une application continuelle & des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre Elements ; & leurs intelligences jointes à mes lumieres m'ont rendu sçavant dans l'avenir , & ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant comme il n'est point de Puissance mor-

telle qui puisse être au-dessus des secours étrangers pour agir , je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce Livre que je vous avois défendu de lire , que je suis réduit au malheureux état de ceder à mes ennemis ; d'être inutilement instruit de leur dessein contre moi , sans pouvoir prévenir leurs complots , ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis est l'Enchanteur Merlin , & la mortelle ennemie de l'Enchanteur est une femme immortelle , qu'on appelle vulgairement la Mere aux Guaines : elle habitoit autrefois les environs du Mont Apennin ; je vous conterai.

dans quelqu'autre tems tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer son ennemi Merlin , moins sçavant qu'elle à la vérité , mais beaucoup plus subtil & plus artificieux ; ce fut par ses artifices qu'il sçut se rendre maître du plus précieux de ses trésors : c'étoit un Cou-teau dont les merveilleuses vertus le faisoient le principal apui de tous ses enchantemens. Enfin ce Cou-teau étoit pour elle ce que mon Livre étoit pour moi : les regrets qu'elle en eut l'obligerent contre la douceur de son naturel , de faire beaucoup de mal à des innocens , pour retrouver le coupable. Elle établissoit par tout des especes de Bureaux

tout farcis de guaines ; elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer son secours , une offrande de couteaux , dans l'esperance que celui qu'elle avoit perdu seroit à la fin remis dans quelques-unes de ses guaines. La Magicienne depuis quelques années quittant l'Italie qu'elle avoit épuisée de couteaux , vint s'établir en France pour être plus près de Merlin qu'elle soupçonnoit du vol , & qui triomphe depuis long-tems à la Cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa residence ; c'est-là où les couteaux se rendent en foule de toutes parts ; & si mon art ne me trompe , ce lieu dans les siècles avenir , fournira des

214 LE BELIER ,
couteaux à toute l'Europe.
Cependant le perfide Merlin
ne jouït pas long-tems de sa
proye , le fameux Dagobert
mon pere trouva le moyen de
s'en emparer , & cette mer-
veille qu'il m'a laissé , est en-
core en ma puissance. Merlin
le sçait , & depuis qu'il en est
certain , il n'y a sortes d'en-
chantemens , de stratagemes
& d'artifices qu'il n'ait mis en
usage pour m'arracher ce pré-
cieux Couteau. Ma puissance
beaucoup plus grande que la
sienne avant la perte de mon
Livre , ma garanti jusques à
present de toutes ses entrepri-
ses ; & ces lieux que nous ha-
bitons étoient inaccessibles à
tous les attentats ; mais je

tremble que mon Livre ne soit entre ses mains , & ne le rende maître de nos destinées.

Je commence à croire que ce Belier implacable , dont la haine se declare si hautement contre nous , est l'Enchanteur Merlin , qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voyes. Le grand Dagobert mon pere qui prévint votre naissance , & les dangers qui vous menaçoient , fit préparer un Berceau verd pour vous y mettre dès que vous seriez au monde : c'est ce Berceau qui vous a garanti de mille malheurs , & qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme ; c'est pour cette

raison qu'il est au fond de la fontaine apelée la Fontaine du Berceau , & dont on n'approche pas impunement , car si celui qui l'aura conquis vous doit posséder , celui qui osera l'entreprendre sans y réussir , en fera son tombeau. Le temeraire Prince de Noisy dont la destinée étoit de rendre la vôtre malheureuse , étoit bien capable de tenter une pareille aventure , au risque d'y succomber ; mais il a péri d'une autre maniere. Oüi , ma fille , poursuivit le Druide, ce phantôme qui vous avoit troublé la raison , doit s'effacer de votre cœur ; & s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu , soyez sûre que ce
n'est

n'est qu'une illusion produite par l'Enchanteur Merlin, pour vous tendre quelque piege.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au discours de son pere ; elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux ; & après tout ce qui accompagne un vrai desespoir, elle s'évanoüit entre les bras de son pere. Revenuë de cet évanoüissement, elle voulut sçavoir de quelle mort son cher Amant avoit fini ses jours, pour mourir de la même maniere. Le Druide eut beau lui dire qu'il n'étoit pas question de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur ; que

son projet étoit de restituer à la Mere aux Guaines le larcin de leur ennemi, pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui ; qu'après cette union le sort lui préparoit un établissement plein de gloire & de félicité. Tout cela ne servit de rien, & le Druide fut contraint de céder aux empressemens d'une curiosité si bizarre. Il conduisit donc sa fille aux pieds de la Statuë de Cleopâtre, fit ouvrir la Statuë, & permit à l'aimable Poinçon d'en sortir, & de se rendre visible ; mais quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charman-
te petite figure, elle ne le regarda seulement pas ; il fut au

desefpoir de ce mépris , car il aimoit la Nymphé de tout son cœur , & ne cherchoit qu'à lui rendre quelque service. Le Druide confia à Poinçon le Talisman qu'il portoit au doigt , & le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide , & des pierreries qu'il avoit si long-tems gardées fans les voir ; il ne fut qu'un moment à revenir , & raporta un Couteau d'une mediocre grandeur. Il étoit ébloüissant par l'éclat dont sa lame brilloit ; il étoit à deux tranchans , & la pointe en paroïssoit fort aiguë. Le Druide le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect , & le

mettant entre celles de sa fille, Voilà , lui dit-il , l'Oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez ; je veux que vous soyez convaincuë par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve : apuyez doucement la pointe de ce Couteau sur l'endroit le plus uni du pied d'estal de la Statuë , les caracteres qu'il y tracera , conduiront votre main , & satisferont votre curiosité. Dès que la pointe du Couteau toucha à la pierre , elle se mit à écrire avec rapidité , & puis tout à coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit ; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son

malheur , & pour s'affermir
dans la resolution de n'y pas
survivre Les Oracles parlent
d'ordinaire en vers. Voici ceux
du Couteau :

La Seine vit près de Poissy ,
Par une funeste aventure ,
La fin , sans voir la sepulture
Du pauvre Prince de Noisy.
Vous qui pleurez une perte
Que vous feriez bien d'oublier ;
Puisqu'elle est enfin découverte
Ne vous en prenez qu'au Belier.

Le premier mouvement de la
belle Alie fut de se percer de
ce même couteau qui venoit
de lui apprendre la perte de ce
qu'elle adoroit ; mais son pere
la retint , & lui arracha le cou-

teau. Après de vains efforts pour calmer son desespoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit sa misérable vie jusques à ce qu'elle put attraper le maudit Belier Merlin, pour le faire perir dans des tourmens aussi longs que violens. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible & détestable le meurtrier de ce qu'on aime, & si la grandeur des suplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire étoit de se saisir du coupable. Le Druide dit à sa fille qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultez qu'Alie voyoit à executer son dessein,

redoubloient son impatience & son desespoir. Elle embrassoit les genoux de son pere, & le conjuroit par toute sa tendresse, de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance, lorsqu'ils entendirent des fanfares & des trompettes vers la porte du Château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après il vint annoncer au Druide le Heraut d'Armes du Geant. Il fut résolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduisit dans le Salon du Palais où le Druide le reçût, tandis que sa fille suivie du petit Poinçon, se mit en devoir d'attendrir les

bosquets, les fontaines, & tout le marbre du jardin, par ses plaintes douloureuses ; mais tout fut insensible à sa douleur ; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, & qui mêlât ses larmes à celles qu'elle donnoit au souvenir du Prince de Noisy. Cette triste occupation fut enfin interrompuë par le retour du Druide.

La joye, l'étonnement & l'inquietude étoient peintes à la fois sur le visage du Druide, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurois espéré de mon art ; l'ennemi

prévient tous les pièges que j'aurois pû lui préparer; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'Enchanteur Merlin dans les propositions du Geant : il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du trésor que nous gardons : il ne faut plus douter qu'il n'ait fait perir le Prince de Noisy, pour s'emparer du Livre dont cet infortuné n'a pû se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici sous prétexte de se

faire dorer les cornes & les pieds , que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées , & qui depuis la perte du Livre qu'il possède , est mon unique ressource : il se croit si bien caché sous cette figure de Belier , qu'il s' imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer , car j'ai consenti sur le champ à toutes ses propositions , & demain vous serez instruite de la manière dont je prétens qu'il soit reçu.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie , pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine , & quoi-

que le nom seul du Belier la fit fremir d'horreur, elle ne souhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut elle fut trouver son pere, qui après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'Enchanteur, mena sa fille à la Statuë de Cleopâtre. Le desespoir & la douleur l'avoient extrêmement abattuë, pas un seul ornement ne soutenoit ses attraits, & cependant pour vous montrer ce que c'étoit que sa beauté.

Ni la Reine de Lombardie,
Ni l'Amante du Renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,

N'eurent jamais rien d'appro-
chant,

Ni d'égal aux charmes d'Alie.

Malgré tout son abatement

Elle eut même de Ferandine

Effacé la beauté divine ,

Non , quand soumise à tant de
maux

Elle habitoit sa peau marine ;

Mais quand brillante sur les eaux

Dans cette superbe machine

On la prit pour Venus sortant du
sein des flots.

Tout cela n'est que bagatelle.

Mais pour moi qui de tous les
gouts

Ay, comme vous sçavez , le gout le
plus fidele ,

Je me ferois mis à genoux

Pour rendre hommage à cette belle,
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette belle donc se rendit avec son pere au pied de la Statuë, tout y étoit préparé pour la scene qu'on avoit meditée. Un Vase enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuse , puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Belier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut alors que le Druide donna les dernieres instructions à sa fille; mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche , & dans la droite ce Couteau redoutable de la Magicienne. Alie , lui dit-il après l'avoir armée , je vous quitte ,

car je ne suis plus à l'épreuve des enchantemens depuis que je n'ai plus le Talisman que je vous laisse ; vous n'avez rien à craindre de Merlin quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire ; souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Belier paroitra cachez le couteau , & ne lui montrez que le Vase que vous tiendrez , il ne l'aura pas plutôt vû qu'il s'en approchera sans aucune défiance , mais comme il sçait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché , faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes , faites le coucher à vos pieds comme pour

Y travailler , & quand vous le
verrez à terre , de votre cou-
teau coupez lui vite ce que
vous pourrez de la laine qu'il
a sur la tête : s'il quitte alors
sa forme de Belier pour pa-
roître sous celle de Merlin ,
comme il ne manquera de fai-
re si c'est lui , tuez l'enchau-
teur avant qu'il puisse vous é-
chaper , & s'il ne quitte point
sa forme de Belier tuez-le de
même , & vangez les maux
qu'il vous a fait ; cette execu-
tion faite venez me trouver
dans le Palais le plus diligen-
ment qu'il vous fera possible.
Poinçon que je rends invisible
restera auprès de vous. Le Dru-
ide embrassa sa fille & se retira
dans le salon après ses instruc-
tions.

A peine y étoit il qu'on entendit les fanfares des trompêtes, & quelques momens après le Belier ayant montré son passeport, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émût dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant; l'impatience qu'elle sentoît de l'avoir à sa discrétion étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le Belier avoit pour ne pas decouvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour la saluer, elle crût qu'il lui presentoit les cornes pour être dorées de ses belles mains; cela la mit tout à fait hors d'elle même, & lui donnant un coup de pied au milieu

milieu du front , elle lui dit ,
couche toi là scélérat si tu veux
que je te touche. Le Belier qui
ne s'attendoit peut-être pas à
cette reception , ne laissa pas
d'obéir , & se mit tout de son
long à ses pieds. Ce fut alors
qu'oubliant l'ordre que le Druide
avoit mis dans ses instruc-
tions , elle voulut commencer
par le plus sûr , & lui ayant
enfoncé le couteau justement
à l'endroit du cœur , elle cou-
pa ensuite le toupet de laine
qu'elle devoit couper d'abord.
Cette expedition faite , elle
courut au Palais pour apprendre
à son pere la mort du Belier
& lui porter sa glorieuse dé-
pouille. Mais quelles furent
ses allarmes quand elle vit la

surprise & l'horreur du Druide !
Malheureuse ! s'écria-t-il en
reculant , quel sang viens tu
de répandre , puisque ce n'est
ni celui du Belier ni celui de
l'Enchanteur ? Regarde les de-
poüilles que tu m'aportes. Alors
elle jeta les yeux sur la main
dont elle croyoit tenir la laine
du Belier Merlin , & la trou-
va pleine de cheveux les plus
beaux & les plus blonds qu'on
eût jamais vû. En les regardant
une horreur secrète s'empara
de son ame, & laissant tomber
les cheveux & le couteau , elle
courut toute éperdue pour s'é-
claircir de ce que cette avantu-
re avoit de funeste. Son pere
eut beau l'appeller & courir après
elle , jamais elle ne se fût ar-

retée sans le concert nouveau qui frappa tout à coup ses oreilles. Les statuës du jardin animées par quelque enchantement , sembloient unir leurs voix lugubres pour chanter.

Ah ! c'est Alie elle-même

Qui fait périr ce qu'elle aime !

Tous les oiseaux des bosquets le plus éloignez , se rassemblèrent autour des statuës pour leur répondre , & les échos des environs répetoient l'un après l'autre.

Ah ! c'est Alie elle-même

Qui fait périr ce qu'elle aime !

Et par malheur les statuës , les oiseaux & les échos qui disoient tous la même chose , ne

236 LE BELIER ,
disoient rien qui ne fût vrai.

La miserable Alic se debarrassant des bras de son pere , qui l'avoit joint tandis qu'elle donnoit toute son attention à ce qu'elle entendoit , courut toute éperduë à la statuë de Cleopatre. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive & la plus sincere qui fût jamais ! Il n'étoit plus question de ce Belier objet de sa vengeance & de toute son horreur. Le beau Prince de Noisy tel & plus charmant encore que lors qu'elle le vit à la fontaine du berceau , versoit son sang à gros boüillons par l'affreuse playe qu'elle venoit de lui faire , elle se precipita sur lui & l'embrassa pour la premiere &

derniere fois de sa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle , & les referma pour jamais.

Je ne sçai, Mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit , mais je sçai bien que le sçavant M... n'a jamais pû s'empêcher de pleurer en traduisant ces memoires , la scene étoit attendrissante , car la belle Alie appuyée contre le pied d'estal de la Statuë , tenoit entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes & du plus fidele de tous les amans , & versoit sur son visage & sur la blessure qu'elle venoit de lui faire , un torrent de

238 LE BELIER,
larmes. Le Druide, le petit
Poinçon, les Silphides & tous
les oiseaux des environs, assis-
toient en pleurant à ce triste
& funeste spectacle.

C'est ainsi que l'on peint la Reine
de Cythere,
Arrosant de ses pleurs le mourant
Adonis ;

Lors qu'une chasse téméraire
Les eût pour jamais defunis.

C'est ainsi que l'on peint une trou-
pe légère

D'Amours autour d'eux réunis ;
Brisans leurs armes de colere,
Poussans des regrets infinis ,
Et pleurant autour de leur mere.

Si l'illustre & sçavant traduc-

teur de ces antiquitez avoit bien fait, il en seroit demeuré-là ; car le heros de la piece égorgé sous la figure du Belier, & reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas meriter une grande attention ; cependant pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Ponthalie, il faut aller jusques à la fin de l'histoire.

Quoique le Druide fut pénétré de douleur, & confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'évenemens imprévûs ; il n'étoit pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au Palais ; il y avoit laissé l'unique ressource qui lui restoit pour courir

après sa fille. Il ordonna aux Silphides d'enlever le corps du Prince de Noisy , & de le porter auprès de la Fontaine du Berceau , où il viendrait les retrouver ; ensuite il emmena Alie dans le Cabinet des Vestales , & ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le desespoir ne la portât à quelque violence. Les ordres du Druide furent mal exécutez , car les Silphides timides & effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle & défiguré , furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie , & le prièrent tandis qu'elles resteroient avec elle , de porter le Prince de Noisy à la Fontaine du Berceau. Il semble
que

que le changement dans l'exécution des ordres du Druide , ne dût pas être d'aucune conséquence , cependant il pensa tout gâter , comme on verra dans la suite.

L'empressement du Druide n'étoit pas frivole , il avoit pour objet le Couteau enchanté que sa fille avoit laissé tomber dans le Salon du Palais , il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce trésor, & plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hazard laissé tomber sur la pointe , & dès que cette pointe étoit apuyée sur quelque chose de solide , elle écrivoit ; il trouva donc une infinité de caracteres tracez sur les car-

242 LE BELIER,
reaux du Salon. Le couteau
teint du sang de l'infortuné
Prince de Noisy , marquoit
distinctement tous les traits
de l'écriture sur le marbre , &
continuoit toujours à les mar-
quer. Le Druide le faisoit , &
l'arrêta ; mais quoique toutes
les langues de l'Univers lui
fussent connues , jamais il ne
put rien comprendre à ce que
le couteau venoit d'écrire. Il
n'y avoit que ces mots tou-
jours repetez : CASIA , TUXIL,
GRIMORION , GRINA , NAXUN ,
CRADEL.

Il les relut mille fois , les
retourna de toutes les façons ,
remit vingt fois la pointe du
couteau sur les carreaux de
marbre sans en pouvoir tirer

autre chose que ce maudit CASIA TUXIL, & qu'il recommençoit toujours. Il crut que le sang dont il étoit souillé, pouvoit bien être cause de cette langue diabolique contre laquelle toute sa science venoit d'échoüer. Pour s'en éclaircir il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine, mais l'eau ne faisoit que rendre ce sang plus vif, & sembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il se rendit à la Statuë de Cleopâtre pour le remettre à sa place ordinaire ; mais dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit tout son éclat, & tout le sang disparut. Ce fut alors que le Druïde crut qu'il s'expliqueroit plus

244 LE BELIER,
clairement ; mais l'ayant appuyé près du même endroit de la Statuë où il avoit écrit la première fois , il y repeta encore les mêmes caractères que dans le Salon. Le Druide en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briser contre la Statuë, ou de s'en fraper pour se punir de son ignorance. Cependant comme il étoit vraiment Philosophe, il prit un parti plus raisonnable : après l'avoir renfermé dans la Statuë, il fut confronter du Grec, de l'Hebreux, du Siriaque, du Chaldéen & du Chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquietude. Cette occupation dura jusques bien avant dans la nuit, & lui

fit entièrement oublier nos Amans infortunez. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est , pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le Cabinet des Vestales où les Silphides la gardoient , representoit par tout ce qui pouvoit avoir du rapport aux Vierges de l'antiquité. On voyoit de leurs Statuës qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires ; d'autres qui par une mort glorieuse se délieroient des poursuites & de la violence des mauvais Empeurs ; & d'autres enfin qui ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtiment rigoureux.

A peine le Druide avoit-il quitté sa fille dans le Cabinet des Vestales, que cette tendre & desespérée amante s'étoit évanouïe. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur : ce furent des cris & un redoublement de desespoir, qu'il n'est pas possible d'exprimer : elle demandoit au ciel, à la terre & aux Silphides cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même. Mais que devint-elle lorsqu'en jettant les yeux sur ses mains & sur ses habits, elle les vit ensanglantez du martyre de l'infortuné Belier. A cette vûë son desespoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à son secours,

comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux , & se mettant dans l'esprit qu'elle étoit une Vestale faussement accusée qu'on alloit brûler toute vive , elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur dont elle vouloit charger les Silphides pour le rendre à son cher Amant. Les Silphides furent effrayées de son égarement , elles reculèrent quelques pas. Alors Alie s'écria , non , Vierges dénaturées , vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même , ajouta-t-elle en se levant avec précipitation ; je vois cette om-

brebien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté ; ce qui me feroit croire que c'étoit plutôt des Villageoises travesties en Nymphes qui gardoient Alie , que de vraies Silphides ; car elles se fauvèrent dès que leur Maîtresse eut dit qu'elle voyoit l'ombre de son Amant ; & la belle Alie toujours remplie de cette idée, couroit comme une insensée , croyant poursuivre le Prince de Noisy qu'elle apelloit à haute voix. Elle étoit parvenue jusques à la porte du jardin ; & quoique cette porte fut fermée , elle crut que son Amant lui venoit d'échaper

par-là. Cet obstacle auroit terminé sa course , puisque tout l'art & toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée , sans la Bague qu'Alie avoit au doigt, & que son pere lui avoit mise pour la garantir des supercheries de l'Enchanteur Merlin. Elle porta par hazard la main sur la porte du jardin , dès que le Talisman l'eut touchée , elle s'ouvrit , & la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce Pont qui lui avoit donné tant d'allarmes peu de tems auparavant , & le traversa sans sçavoir que ce fut un Pont , & sans sçavoir qu'il

fut de la façon du pauvre Belier : si elle l'avoit sçu , je ne sçai ce qu'elle seroit devenuë , car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter , pour faire quelque exclamation , & si par hazard elle l'eut touché de son Talisman , adieu le Pont & la Nymphé ; tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la Bague ; mais quand le malheur en veut , on n'évite un peril que pour tomber dans un plus grand.

Le Geant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin pour y être introduit après la mort du Druide , suivant ce qu'ils avoient concerté son premier Ministre & lui ; & tandis que

la triste scène dont nous venons de parler se passoit au-dedans du jardin , il n'avoit cessé de roder au-dehors ; il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en possession de sa Maîtresse , & des trésors du Druide , & qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes ; tantôt il s'imaginait que le Belier l'avoit trahi , & tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin la nuit étant venue pendant qu'il étoit agité de son impatience & de ses réflexions , il venoit de passer le Pont pour regagner son quartier , lorsque la malheureuse Alie l'ayant aperçu parmi les ténèbres , le

prit d'abord pour cette chere ombre qu'elle poursuivoit , & cette idee lui faisant redoubler sa course ; cher Prince , dit-elle , arrête , & reçois les derniers soupirs de ta cruelle & de ton innocente meurtriere. L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frapoit son oreille ; & quoique ce fut cette même voix qui l'avoit apelé Nain , il se détourna vite vers ce visage dont l'éclat dissipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle Alie qui venoit les bras ouverts se précipiter dans les siens ? Il imagina que le fidele Belier avoit égorgé le Druide , & que sa fille libre desormais , s'abandon-

noit dès cette première occasion au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'Auteur de ces Memoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes pour rentrer chez le Druide, l'heure étoit induë, les illusions menent loin, & les Geans sont avantageux. Tandis que celui-ci se sentoît tout transporté d'une fortune si peu esperée, le Druide ayant inutilement feüilleté ses antiques manuscrits, se souvint enfin de sa fille; mais comme il la croyoit en sûreté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la Fontaine du Berceau, pour disposer du corps de l'infortuné

Prince de Noisy , selon qu'il avoit resolu ; mais il ne fut pas plutôť au milieu du jardin , qu'il y vit les Silphides dont les unes se cachotent dans les palissades, & les autres fuioient à son aproche : il les apelloit à haute voix , en leur demandant ce qu'elles avoient fait du Prince de Noisy , mais cette question n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer , il se rendit en toute diligence au bord de la Fontaine , où il fut bien surpris d'y trouver le petit Poinçon qui se desespoeroit.

Que fais-tu dans ces lieux , lui dit le Druide , & qu'est devenuë ma fille ? Votre fille ,

répondit le desolé Poinçon ,
est en toute sûreté entre les
mains des Silphides, mais pour
le corps du Prince de Noisy
dont je m'étois chargé , il est
perdu malgré tous mes soins ;
je pleurois auprès de lui , je
déplorois sa cruelle destinée ,
& je compatissois au desespoir
de la belle Alie , lorsque j'ai
vû tout à coup auprès de moi
l'homme de l'aspect le plus
grand & le plus respectable ,
après vous , qui soit dans tout
l'Univers. Cet homme après
avoir donné des larmes à l'a-
venture dont je lui ai fait le
récit en peu de mots , m'a dit
qu'au lieu de donner des lar-
mes inutiles au malheur de
celui que je regretois , il fal-

loit lui rendre le seul devoir qui lui convenoit , qui étoit de plonger son corps dans la Fontaine pour le purger du sang dont il étoit soüillé, avant que vous vinssiez le brûler : je l'ai crû , mais le corps du Prince de Noisy n'a pas eu plutôt touché l'eau , qu'il s'est abîmé jusques au fond de la Fontaine malgré tous mes efforts , & dans le même instant le Berceau s'étant élevé jusques au dessus de l'eau , cet homme l'a saisi , & a disparu à mes yeux. S'en est donc fait , cruel Merlin , s'écria le Druide , tu as vaincu ! mais pour toi scelerat , dit-il à Poinçon , qui mets le comble à mes malheurs , tremble de la punition que je
te

te prépare. Le misérable Poinçon étoit plus mort que vif ; cependant le Druide ne ſçavoit pas encore tous ſes malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la Statuë de Cleopâtre pour l'y renfermer ; mais cette même Statuë qui s'étoit ouverte ſans le ſecours du Talifman pour y fermer le Coureau , refuſa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon. Ce fut dans ce moment que le Druide ſ'aperçût qu'il avoit laiffé ſa Bague au doigt de ſa fille , il courut la chercher au Cabinet des Veſtales (& vous jugez bien que ce fut inutilement.) Nouvelles allarmes ! nouveaux reproches & nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon. Le

Druide regagna son Palais pour y chercher Alie : après de vaines recherches il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois lorsque levant les yeux au ciel , comme on fait d'ordinaire dans les defastres imprévûs , il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'Astronôme qui ne suspende la plus vive inquietude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bien-tôt que c'étoit ou une Comette , ou quelque'autre Phenomene , & bien-tôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une chose lumineuse qui sembloit suspendue en l'air , & qui grossissoit à mesure que cela s'aprochoit

de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des palissades, il lui parut attelé de deux Licornes qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot qui lui causoit un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'aprocha de ce chariot : tous ces flambeaux qu'il avoit vû en l'air, étoient autant de bougies placées dans des guaines autour du chariot, & les cornes des animaux qui l'a-

voient traîné , n'étoient autre chose que deux grandes guaines, portant chacune un flambeau allumé. Pendant que le Druide donnoit toute son attention à ce nouveau spectacle , le chariot s'ouvrit , & la Mere aux Guaines en sortit en lui presentant la main. C'étoit une femme de bonne mine , & qui portoit si bien son âge , qu'elle ne paroissoit pas avoir quarante ans , quoiqu'elle en eut bien quatre cens ; elle avoit une andrienne de velours cramois , semée par tout de guaines en broderie d'or. Donnez, dit-elle au Druide , le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde , elle pourroit vous être de quelque secours

dans l'embarras où je ſçai que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hazard aujourd'hui ; & j'ai vû en examinant mes Livres que ce que je cherche n'eſt pas loin d'ici. Il n'y a que ſept minutttes que je ſuis partie de Moulins , peut-être aurois-je prévenu le 'funefte accident qui vous eſt arrivé , ſi j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré ſi long-tems , mais allons nous repoſer dans votre Palais. Le Druide ayant apellé Poinçon qui par reſpect ſe tenoit à l'écart , lui commanda d'un air ſevere de conduire le chariot au Cabinet des Veſtales , & de le garder. En entrant dans le Salon du Palais , la Mere aux Guai-

262 L E B E L I E R ,
nes fut frappée des caractères
que le Couteau avoit tracez ;
elle en tressaillit , & s'arrêtant
tout court. Que vois-je ! dit-
elle , & par quelle aventure
mon précieux Couteau s'est-il
échappé des mains du perfide
Merlin , pour venir vous con-
soler de votre malheur dans
un langage inconnu au reste
des mortels ? Le Druide émer-
veillé , sans pourtant lui re-
veler l'aventure de son Cou-
teau , la supplia de lui expliquer
ces paroles , puisqu'elles sem-
bloient le regarder. Voici , dit
la Mere aux Guaines , leur ex-
plication :

Ne craignez rien pour votre Alie,
Tant que vous aurez son Berceau :

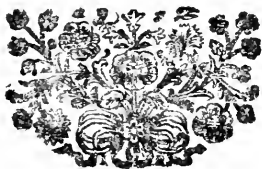
Gardez vôtre Belier de l'eau ,
Et je vous répond de sa vie.

Le docte M. . . . nous assure qu'à cette explication le Druide devint plus pâle que la fraize de la Mere aux Guaines ; cependant qu'il ne voulut pas lui avouer ce qu'il en étoit. La Magicienne ayant remarqué le trouble du Druide , lui dit, passons dans un autre lieu où je pourrai plus commodément vous instruire de certaines choses qui sont sans doute échapées à cette connoissance universelle dont l'art & la nature vous ont comblez. A ces mots le Druide la conduisit dans la Salle des peintures.

C'étoit un lieu veritable-

264 LE BELIER,
ment enchanté. Il y avoit fait
peindre la représentation d'un
ameublement où l'or brilloit
par tout au milieu des couleurs
les plus vives ; & tout cela si
bien imité , qu'il n'y avoit per-
sonne qui ne l'eut prise pour
une veritable tapisserie : des
figures crotelques , des musi-
ques barbares , des oiseaux de
la Chine , & mille fleurs In-
diennes en faisoient les sujets.
Les tableaux qu'on y voyoit
ne representoient ni le passé
ni le present , cela n'étoit pas
digne de l'art , ni de la scien-
ce du Druide. Le plus bel ou-
vrage dont cette superbe Salle
paroissoit enrichie , étoit un
jeune Auguste majestueux ,
qui dans les siècles futurs de-
voit

voit réunir le vaste Empire des Gaules sous sa domination, & dont la gloire devoit s'étendre jusques à de nouveaux climats. La Mère aux Guaines le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que deux cens ans après; & dès qu'elle eut donné quelques momens d'attention aux autres ornemens, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le Druide auprès d'elle, & lui parla de cette maniere.





HISTOIRE

DE LA MERE

AUX GUAINES.

QUoique je sçache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent , je suis très-certaine que les plus essentielles & les plus particulieres vous sont inconnuës ; c'est dequoi je vais vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Le Druide n'étoit guères en état de donner son attention au discours de la Mere aux

Guaines ; car l'explication qu'elle lui avoit donné des caracteres du Salon , & le desir de retrouver Alie , lui caufoient une agitation interieure , que toute sa raison pouvoit à peine dissimuler ; cependant il écouta la Magicienne avec une tranquillité aparante.

Je suis fille du premier Souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle , en naissant on m'apella Philoclée , nom bien different de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un siecle. Je nâquis aussi belle qu'on peut l'être en naissant ; mais cette beauté devint si merveilleuse dans la fuite , que j'ai passé pour un miracle de beauté , & mon

étoile qui m'avoit favorisée de cet avantage , voulut encore me donner un esprit qui surpassoit l'éclat de tant de graces , ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même ébloüie. Les adorateurs de mes apas ne me touchoient qu'autant que l'esprit & la science les distinguoient. Je fus long-tems sans en voir qui fussent dignes de mon choix ; tout mon plaisir étoit la solitude , & tous mes amusemens la lecture. Mon pere , le Prince le plus magnifique de son siècle , étoit aussi le plus ignorant ; cependant il avoit rassemblé à grands frais les Livres les plus rares & les plus curieux de l'Univers , mais il n'en

avoit jamais lû un seul. Cette Bibliothèque étoit mon séjour ordinaire : de ma lecture & du choix que j'en faisois, je tirai les premiers élémens de ces connoissances qui m'ont renduë si fameuse. Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eurent bien-tôt renduë maîtresse des caractères les plus inconnus, & du sens le plus obscur des Livres dont cette Bibliothèque étoit remplie. Cependant le plus précieux de tous ces Volumes me parut longtemps impénétrable ; il contenoit un nombre infini de plantes & de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément, & quelquefois inter-

270 LE BELIER ,
rompuës dans leurs arrange-
mens par les plantes & les con-
stellations , sous les différentes
figures dont les Astronômes
nous les représentent. Je ne
doutai pas que ce ne fut autant
d'hyeroglifiques employez au
lieu des différens caractères
dont les autres Livres étoient
écrits. Je vins about d'un lan-
gage si difficile & inconnu à
tout autre , malgré le mystère
& les énigmes qui l'envelo-
poient. Je ne fus que trop ré-
compensée de mon travail &
de mes veilles , par les secrets
que ce Livre me revela.

Mon pere qui ne me trou-
voit de défaut que celui d'être
trop attachée à la lecture ,
m'avoit souvent menacée de

faire brûler tous ces Livres. Un jour il vint m'arracher de sa Bibliothèque pour me mener à une chasse à l'oiseau : on me mit en habit de chasse. Je montai à cheval, & dans cet état au milieu d'une suite brillante de l'un & de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes, & je charmois tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine qui bordoit une riviere assez profonde; dès que la chasse commença, mille cris s'éleverent, & mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette riviere. Il s'y précipita, & l'ayant passée, il ne s'arrêta

que dans le milieu d'un Bois. Je mis pied à terre , j'attachai mon cheval au premier arbre , & charmée que cette accident m'eut éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque tems , & trouvant un lieu propre à me reposer , je m'assis sur un gazon naissant au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie ; elle me mena si loin , que le jour commençoit à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étois apuyée ; un gros Hibou caufoit ce bruit , il tomboit de branches en branches , & s'étant embarassé sur la dernière par une infinité de guenillons qui lui pendoient , aux

pieds , je crus que c'étoit de lui dont on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espèce sont d'ordinaire le joüet & la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas , je le mis en liberté ; mais au lieu de s'envoler lorsque je l'eus débarassé , il se mit à terre à deux pas de moi , & me regarda fixement. L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vûë que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler comme je crus qu'il alloit faire , après m'avoir tant lorgnée , il fit un petit cri , bâtit des aîles & s'envola ; son vol ne fut pas rapide , il se posa sur un autre chêne à dix pas de là , & fit un se-

cond cri ; je m'en aprochai , mais le Hibou disparut , & de l'endroit où je l'avois vû il sortit un rayon de lumiere. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois , & une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée , je regagnai la cour de mon pere bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la Bibliothèque me fut interdite , tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des Hyeroglifiques , & comme mon pere crut que ce n'étoit que pour en regarder les images , il me fut permis de le faire porter aux promenades

solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vû ce Hibou ; je m'y engagai un jour bien avant , après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient à l'entrée du bois , pour m'y promener avec plus de liberté ; j'y voulus attendre le coucher du Soleil , dans l'esperance de voir mon Hibou , j'examinois avec soin tous les arbres , sans avoir pû reconnoître celui d'où j'avois vû sortir ce rayon de lumiere, & m'étant fatiguée dans cette recherche inutile , je me couchai sur l'herbe & m'endormis d'un profond sommeil , il ne dura guère , & ce qui causa mon reveil , fut de me sentir presque dans les bras d'un

homme , ou pour mieux dire d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les satires , il en avoit le visage , & quoi qu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds , son corps étoit herissé d'un poil affreux. Mes efforts & mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir , si le Hibou le plus effroyable que jamais Hibou puisse être , n'eût alarmé ce monstre ; il s'éloigna de quelques pas , & leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri , il vit comme moi quelque chose de lumineux entre les griffes du Hibou , qui descendant à plomb sur lui , l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre , la terre étoit arrosée de son sang ,

& quoi que j'en eusse horreur ,
je ne laissai pas de m'en apro-
cher , je ne pûs résister à la cu-
riosité de m'éclaircir de ce qui
lui avoit porté le coup mortel ;
il étoit tombé à la renverse ,
& je vis le manche d'un cou-
teau dont toute la lame paroif-
soit enfoncée dans son cœur.
Je ne l'eus pas plutôt retiré ,
que les endroits de cette lame
qui n'étoient point souillés de
sang , m'ébloüirent par leur
éclat. Dès que ce couteau fut
à ma possession , je crus avoir
le plus précieux de tous les
trésors , & je ne me trompois
pas ; je voulus en laver la lame
dans l'eau claire qui sortoit
d'un rocher à deux pas d'où
j'étois ; mais ce fut inutile.

ment , l'eau ne faisoit que rendre la couleur du sang plus vive ; ce prodige m'étonna , & mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige ; j'en apuiai la pointe sur le rocher pour essayer si le sang ne s'effaceroit point ; mais dès que cette pointe toucha le rocher , le couteau sembla s'animer d'un mouvement auquel je cedai ; & suivant le mouvement de la main dont je le tenois , il forma des caracteres communs ; mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui est écrit dans votre Salon , & c'est ce langage que j'avois appris dans le Livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit sur le rocher.

Jeune beauté qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime;
Jeune beauté gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me suis un peu étenduë sur ces premières circonstances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues, je vais à présent vous parler plus succinctement du reste.

J'avois deux trésors inestimables qui m'élevant au-dessus des connoissances ordinaires, ne me laissoient de goût que pour les speculations sublimes. Tout ce que j'avois essayé pour ôter le sang qui souilloit mon couteau, n'avoit pû le faire disparoître : je m'avisai un jour de le gratter avec

la pointe d'un poinçon d'or ;
 l'or se fondit , & le sang s'effaçant jusques à la moindre tâche , le couteau devint plus brillant que les astres du ciel. Je le consultois dans toutes mes difficultez , & je sortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à present que ce n'est que dans le tems qu'il est sanglant qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai souvent crû que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit servi pour écorcher Marcias , puisqu'il rendoit des Oracles , & qu'il les rendoit toujours en Vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon pere sans jamais vouloir consentir
 aux

aux engagemens pour lesquels on ne cessoit de me tourmenter , & j'y restois dans tout l'éclat de ma première fraîcheur , tandis que toutes les personnes de mon âge voyoient disparaître leurs charmes par le nombre des années , je m'aperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis si long-tems , & m'en trouvant ennuyée moi-même , je quittai mon climat natal , pour faire de nouvelles decouvertes dans les terres étrangères. Je visitai l'Egypte , l'Afrique , la Perse & les Indes ; plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différents voyages & les longs sejours que j'ai fait dans ces regions reculées , je me de-

terminai enfin à revenir en Europe, pour l'enrichir de tant de veilles & de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin partout répandue ; le desir de sçavoir si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation , me fit passer en Angleterre, je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage, & j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend comme moi , d'un des premiers Souverains de l'Armorique , dont la posterité s'est établie dans la Province de Cornouaille dont il avoit le Duché.

La faveur du Roy d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin , je l'en trouvai digne , je fus charmée de son esprit , mais je ne fus pas si contente de son caractère , quoiqu'il le cachât autant qu'il lui étoit possible par une grande aparence de sincerité qui couvroit un artifice qui alloit jusques à la supercherie. Je connus bien-tôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agreable & pour s'insinuer auprès de moi , avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée dont quelque crônique de Bretagne faisoit mention , & qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivans. Il me par-

loit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu cette beauté fameuse immortelle; en me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en falut pas davantage pour m'allarmer, j'eus recours à mon Couteau, & mon Couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui sembloit m'avoir decouverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du Mont-Apennin, & pour m'y cacher à sa poursuite & à tous ses projets; j'y pris cette forme d'extrême décrépitude, où l'on m'avûë; mais toutes mes précau-

tions furent inutiles, le perfide fit tant qu'il m'enleva mon Couteau.

Vous sçavez une partie de ce qui m'est arrivé depuis , vous sçavez le sujet de ces Guaines universelles , qui m'ont fait donner le nom de la Mere aux Guaines , vous sçavez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours , & c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au votre, que je viens ici. Le perfide Merlin chassé de l'Angleterre , a non-seulement trouvé azile à la Cour de Pepin ; mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la principauté de Noisy , c'est là qu'il a élevé son fils.

dans la même crainte de votre voisinage, que vous avez toujours eu du sien. Vous voyez que les astres se sont moquez de toutes les précautions que vous avez prises l'un & l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devoit être si fatale à leur union : le Livre dont je vous ai parlé, m'a instruite de toutes ces choses, & me promet la possession du trésor que Merlin m'a volé. Je sçai le moyen de rapeller son fils des portes du trepas à la vie, & ce n'est qu'en lui rendant ce fils, que l'enchanteur se refoudra à me rendre mon Couteau. C'est maintenant à vous à m'apprendre par quel hazard il a pû échaper de ses mains

pour égorger son fils , & pour tracer ensuite les caractères que j'ai lû sur le marbre de votre salon.

Le Druide pénétré de son affliction , ne pouvant plus se contraindre , & sentant de plus le besoin qu'il pouvoit avoir de la Magicienne , se jeta lors à ses genoux , & en les arrosant de ses larmes , il lui conta naturellement l'état présent des choses.

Quoi ! s'écria la Mere aux Guaines , le Prince de Noisy a disparu dans la fontaine ? Le Berceau d'Alie en paroissant au-dessus de l'eau a été enlevé par Merlin ? Car n'en doutez point , c'est lui-même qui vous a fait le vol , & de plus votre

filles est perduë. Que de malheurs ! ajouta-t-elle , la perte d'Alic qui vous est le plus sensible de tous , me fait trembler pour vous , puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son Berceau , & comment l'espérer , votre plus cruel ennemi en étant possesseur , & cet ennemi est Merlin , qui malgré mes soins & mes précautions m'enleva mon Couteau. En disant ces mots quelques larmes échaperent à la Magicienne , & d'un ton pénétré de douleur , elle reprit ces vers que le Couteau lui avoit tracez dans la forêt.

Jeune beauté gardez-moi bien ,
Et je vous garderai de même.

C'est

C'est ce que tu me recom-
mandois , continua-t-elle ,
precieux trésor que j'ai tant ap-
prehendé de perdre , & dont
j'ai regretté la perte avec des
remords si cuisans , & qui ne
finiront jamais. Helas ! que
pouvois-je faire de plus pour
te conserver ? Que ne me gar-
dois-tu de même selon ta pro-
messe , quand le Chariot en-
chanté vint se présenter à mes
yeux , dans les deserts de l'A-
pennin ?

Le Druide à ce redouble-
ment de douleur que temoi-
gna la Mere aux Guaines ,
crut ne pouvoir mieux pren-
dre son tems , pour lui apren-
dre que ce Couteau si precieux
& si regretté , étoit en sa puis-

290 LE BELIER,
fance , en lui offrant de le lui
remettre entre les mains. Elle
fut si transportée de ravisse-
ment à cette nouvelle , qu'elle
pensa s'en évanoüir. Le Dru-
ide la conduisit à la Statuë de
Cleopâtre , oubliant qu'il n'a-
voit plus cette Bague qui pou-
voit seule la faire ouvrir. Il
resta donc tout court vis-à-
vis de la Statuë & de la Magi-
cienne , à qui il avoüa , qu'en
perdant sa fille , il avoit aussi
perdu son Talisman qu'elle
avoit au doigt ; il lui aprit que
cette Bague étoit la seule clef
qui pouvoit ouvrir la Statuë
qui renfermoit son Couteau.
La Magicienne désespérée , re-
solut de mettre toute sa scien-
ce en usage , pour triompher

des obstacles qui s'oposoient à son bonheur. Elle dit au Druide d'ordonner à Poinçon d'aller sous toutes sortes de formes chercher Alie , tandis qu'elle s'occuperoit du soin de faire retrouver le Berceau.

Revenons donc à la belle Alie , que nous avons laissée se jettant à corps perdu entre les bras du Geant ; cette situation m'auroit donné de l'inquietude pour toute autre qu'Alie ; mais grande étoit la vertu des Talismans antiques , & plus grande encore la foi de ceux qui y croient. La charmante Alie qui pensoit courir après l'ombre de son cher Amant , s'étoit attenduë à n'embrasser que l'air , mais

Bb ij

quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide & raisonnablement épais ; sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors voyant avec horreur le danger où elle venoit de se jeter elle même , elle fit mille cris & mille efforts pour se débarasser du Geant , qui loin de lâcher sa proie , la porta dans son quartier , sans qu'elle eût seulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de son ame quand elle se vit renfermée , & qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute sa tendresse , & qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle detestoit. Le

Geant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le Prince de Noisy , elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main ; le Geant voulut l'embrasser pour la remercier , mais s'étant défenduë de cette marque de sa reconnoissance , il lui demanda ce qu'étoit devenu son Belier. Il est mort, lui repliqua-t-elle , c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux Prince de Noisy ! s'écria-t-elle. C'est moi , qui sous la Le Moulineau transporté de fureur , sans donner à Alie le tems d'achever , & sans consulter son amour pour elle , lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds , & fut tenté de lui couper la

294 LE BELIER,
tête , pour venger le meurtre
qu'elle venoit d'avouer. Elle
fut ravie d'être battue , tant
elle craignoit un meilleur trai-
tement. Malheureuse, lui dit le
Geant , en la relevant rude-
ment , vois ce que te coûte ta
perfidie ? Sans l'aveu que tu
viens de me faire , je t'aurois
dès cette nuit reçu tout botté
dans mon lit , mais ne crois
pas échaper à ma vengeance ,
s'il est vrai que tu ais tué mon
Belier ; je vais t'enfermer dans la
chambre , & ensuite je m'in-
formerai de la vérité. Tremble
si mon favori n'est plus , ton
pere sera ma premiere victime ,
& quand je serai las de t'a-
voir fait servir à mes amuse-
mens , je t'enterrerai toute
vive.

Après avoir prononcé cette effroyable Sentence, le Geant renferma Alie dans la petite cabane de deffunt leBelier, où il lui donna le tems de faire des reflexions, tandis qu'il ronfla jusques au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne, & la malheureuse Alie qui ne craignoit rien tant que l'exécution de l'Arrêt prononcé contr'elle, songeoit par quel genre de mort elle pourroit prevenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtez, elle vit le nom d'Alie gravé par tout sur les murailles, elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidele & delicat Belier, & ce fut pour elle un

nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompuë à la vûë de ce Livre, qu'elle avoit jetté de la fenêtré du Druide au Prince de Noisy; pour le ramasser elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane, dès que la Bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit; vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver tenant son Livre; mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le Jardin de son pere, où elle sçavoit que le Geant étoit allé; ce fut donc pour éviter sa rencontre, qu'elle prit un assez grand detour, & après avoir marché assez

long-tems , elle aperçut un bois où elle se jetta pour y attendre la nuit. Ce bois faisoit une partie de la forêt de Noisy. Dès qu'elle y fut assez avancée pour s'y croire en sûreté, elle se laissa tomber au pied du premier arbre , accablée de douleur , d'épouvante & de lassitude : elle se seroit donnée moins de tourment, si elle avoit pû s'imaginer ce qui se passoit ailleurs.

Le petit Poinçon ayant pris exactement la forme du Belier, étoit sorti de chez le Druide environ en même-tems que le Geant sortoit de sa demeure ; ils ne manquerent pas de se rencontrer , & d'aussi loin que le Seigneur Moulineau aper-

eut son cher Favori , il se repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie , il courut à lui plein de joye , ne doutant pas qu'il ne le vint chercher pour le mettre en possession du reste des trésors de son ennemi , mais il fut fort surpris de voir que son Favori le Belier , au lieu de l'attendre , fuyoit d'un autre côté ; il eut beau l'appeller & le menacer en courant après , le Belier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un & cette poursuite de l'autre , par le terrain le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver , dura si long-tems , que le Geant se rendit , & après un vaste detour , se voyant assez près de son quar-

tier , il resolut d'aller prendre son grand cheval , pour avoir raison du deserteur qu'il avoit si long-tems & si inutilement poursuivi.

Dès que le Geant eut lâché prise , le Belier partit à toutes jambes , & après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver , il parvint avant le coucher du Soleil , à cet endroit de la forêt de Noisy , que la pauvre Alie avoit pris pour sa retraite ; il la trouva dans le moment que défaisant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretiere de l'Univers , elle alloit étrangler au premier arbre la creature la plus charmante & la plus desolée qui fût jamais. La

presence du Belier prevint le funeste effet de son desespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement & sa joye à cette vûë. Est-ce toi ? s'écria-t-elle , en l'embrassant , est-ce toi , mon cher Prince ? Est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui ma si cruellement abusée ? Le petit Poinçon pleuroit tandis qu'elle lui tâtoit le côté , pour chercher la blessure qu'elle lui avoit fait ; il balançoit à se decouvrir , s'affligeant de lui ôter la joye que lui causoit cette illusion , mais il fallut pourtant reprendre sa veritable forme , & voyant l'affliction que la tendre Alie en eût , il la conjura de se calmer , en lui disant ,

qu'elle devoit beaucoup esperer du secours que lui promettoit la Mere aux Guaines , dont il lui aprit l'arrivée. Alie se laissant aller aux discours flatteurs de Poinçon , prit le parti de le suivre pour se rendre chez son pere.

Pendant qu'ils marchaient , l'aimable Poinçon qui s'étoit chargé du Livre , pour en débarasser Alie , lui dit , ma belle maitresse , si vous sçaviez la joye que vous allez causer au Druide Monseigneur , en lui rapportant ce Livre , vous en sentiriez moins de douleur , il est rempli des plus beaux secrets de la nature , & des plus jolies histoires du monde , je vais pour vous faire trouver le

302 L E B E L I E R ,
chemin moins ennuyeux , &
pour distraire votre affliction ,
vous en conter une , car mon
maître me le laissoit lire quel-
quefois ; pour lui il ne s'est ja-
mais amusé à lire les contes
dont il est rempli.

Il y avoit autrefois un
Druide en Basse Bretagne , qui
s'apelloit Gaspard le Sçavant ,
il l'étoit à tel point , qu'il avoit
fait un gros Livre , où toute la
science du monde étoit renfer-
mée , il avoit aussi inventé un
langage nouveau , composé
de fleurs , de plantes , de pla-
nettes , & je ne sçai combien
d'autres choses. Or ce Gaspard
le Sçavant , avoit un fils si
beau , qu'il devint amoureux
de lui-même , il n'avoit point

de plus grand plaisir que celui de passer les journées entières à se mirer dans l'eau , ce fut pour cela que son pere l'apella Narcisse ; cependant il étoit si affligé de la folie de son fils , qu'il le fit venir un jour dans son laboratoire , & après l'avoir bien grondé de son impertinente coqueterie , mon fils , lui dit-il , tu ne ferois jamais bon à rien , si je te gardois auprès de moi , c'est pourquoi je vais te donner une commission qui te fera voir le monde , mais c'est à condition que tu ne te verras jamais toi-même , car si jamais tu te regardes dans l'eau , tu deviendras si effroyable , que tu auras horreur de ta figure , & si ce

malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire & entendre ce qui est écrit dans mon Livre, qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, & que tu mépriseras alors pour en aimer une autre. De plus en reprenant ta première beauté, toute ma science te sera communiquée, ainsi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon Livre, si elle peut comprendre un langage inventé par moi seul. Écoute ce que je vais te dire. Il y a dans le monde une forêt, & dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, & dans cet arbre il y a une guaine d'or, & d'un or qui ne se fondra point, comme fera tout autre

or , en touchant le Couteau que je vais te donner , c'est cette Guaine qu'il faut que tu cherches , que tu trouves , & que tu me rapportes ; à ces mots , il lui donna le Couteau , l'embrassa tendrement , & le fit partir. Mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vûë , qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui , & agité des craintes que lui donnoient les perils qui menaçoient un fils cheri , il mourut peu de tems après le départ de Narcisse.

Narcisse pour obéir aux ordres de son pere , parcouroit tous les bois , & visitoit , mais inutilement , tous les arbres de ces bois pour trouver une Guaine à son Couteau. L'hif-

toire dit , qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieües , tant il s'amusoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années , il parvint à la Cour du Prince Koraliosmadée , qui régnoit pour lors en Bretagne , mais comme ce n'étoit pas dans les Cours des Princes qu'il devoit trouver cette Guaine qu'il cherchoit , il n'en aprocha qu'autant qu'il le falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches , il en vit un fort agreable , presque entouré d'une riviere , dont l'onde étoit plus claire que le cristal , il falloit la passer pour aller dans la forêt , mais en la traversant , la curiosité de voir

si les fatigues de ses voyages n'avoient rien diminué de sa beauté , l'emporta sur toutes les menaces de son pere , & il se pencha vers la surface de l'eau. Qu'elle fut sa surprise , lorsque au lieu d'y voir le visage du beau Narcisse , il y vit celui d'un gros Hibou , le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus , puisque ce fut celui d'un vrai Hibou , & avant qu'il en put faire un second , il le devint depuis les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant , mais il en avoit si peu , que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vûë dans ce moment , & pensa s'en desesperer , il la recouvra dès que la nuit fut venue ,

& se refugia dans le bois. Le malheureux Narcisse y menoit une triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, & passant les nuits à se nourrir de quelques souris, & à chercher la Guaine du Couteau qu'il avoit toujours soigneusement gardé; il cherchait tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des tenebres cette merveilleuse Guaine, mais il ne pût jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni d'y mettre son Couteau, il passoit une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre, mais tout ce qu'il put faire, fut de cacher son Couteau dans le même arbre tout au-

près de la Guaine. Enfin je ne me souviens plus par quel hazard une certaine Princesse le tira d'un grand embarras, cette Princesse étoit si belle, qu'il en devint amoureux; elle se promenoit souvent dans ce bois, mais il avoit le malheur de ne la voir que lors qu'elle y restoit jusques à la nuit, ce fut pendant une de ces nuits, que s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le Hibou, qui contemploit sa beauté, un sauvage la reveilla par quelque insulte, l'amoureux Hibou eut recours à son Couteau, & la sauva je ne sçai plus comment, mais en la sauvant il perdit son Couteau, & cette beauté l'em-

310 LE BELIER ,
porta. La perte de ce trésor
auroit désespéré le Hibou , s'il
n'étoit resté entre les plus bel-
les mains de l'Univers. Cette
charmante Princesse en eut
bien-tôt connu toutes les ver-
tus ; étant un jour restée jus-
ques à la nuit dans ce bois ,
elle mit la pointe de son Cou-
teau sur une pierre unie , le
fidele Hibou s'étoit mis au-
près d'elle sans qu'elle s'en fût
aperçue , le Couteau écrivit
tout seul , comme il avoit cou-
tume de faire ; & voici ce qu'il
écrivit.

Belle Princesse au beau Couteau ,
Plumez , plumez-en l'oyseau.

A peine cette charmante
Princesse avoit elle été en pos-

fession du Couteau , qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il lui traceroit de faire ; voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment , elle tourna la tête pour chercher le Hibou , sa joye fut extrême de le voir à ses côtez , elle le saisit d'abord , & se mit à le plumer avec son Couteau , non sans quelque remord de lui faire un si mauvais traitement , après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit , le beau Narcisse reprenoit sa premiere figure. La Princesse ne fut point effrayée de ce prodige , & l'histoire dit , que quoi qu'il resta nud en lui ôtant ses plumes , elle ne lui en laissa pas une seule : il se

sentit tout d'un coup rempli de toute la science de feu Gaspard le Sçavant son pere ; c'est pourquoi demandant permission à la Princesse de se rendre invisible , il lui promit de se rendre le lendemain sous un berceau , dans un des jardins du Prince son pere. Ce fut la qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisoit plus de cas , ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur , qu'ils se marierent & qu'ils se communiquèrent leurs sciences & tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille , & de ne jamais mourir ; il la fit jurer ensuite de ne se jamais defaire de son Couteau , à la possession

session du quel leur bonheur commun étoit attaché & de ne jamais parler ni de son aventure, ni de leur union. Ils menerent long-tems la vie la plus heureuse du monde , sans qu'on s'en aperçût , par le secret que l'heureux Narcisse avoit de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de se tourmenter pour tirer la Guaine d'or de l'arbre où elle étoit , puisque ce miracle étoit réservé à un autre , que cependant la possession de ce Couteau ne pouvoit être assurée que par celle de la Guaine. Je ne sçai plus pour quelle raison ils quitterent leur país , mais après avoir voyagé par tout le monde , Narcisse toujours invisi-

ble , & la Princesse toujours
aussi belle qu'il lui plaisoit de
l'être , ils s'établirent quelque
part auprès d'une montagne.
Se promenant un jour, la Prin-
cesse vit descendre du haut de
cette montagne , un chariot
lumineux ; de ce chariot sor-
tit un Enchanteur qui lui fit
voir la Guaine de son Cou-
teau , & qui se mettant à ge-
noux devant elle, lui dit, qu'il
l'avoit long - tems cherchée
pour lui donner ce trésor , in-
utile dans toutes autres mains
que dans les siennes. Il ajou-
ta qu'il n'y avoit que lui qui
pût y mettre le Couteau , la
Princesse fut si charmée en re-
cevant la Guaine d'or, que sans
songer au risque qu'elle pou-

voit courir , elle donna son cher Couteau pour l'y placer , mais l'Enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il disparut.

Je vous ennuyerois ma belle maîtresse , si je vous disois le desespoir où tomba l'étonnée Princesse , de se voir dans les mains l'inutile Guaine du Couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle , & quelle fut sa douleur , lorsque revenant pour conter son aventure à son cher Narcisse , elle ne le trouva plus ; elle passa des tems infinis à le chercher par toute la terre , sans en avoir des nouvelles , non plus que de son Couteau , car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle

316 LE BELIER,
le doit revoir son cher époux ;
elle revint au même país où
elle avoit perdu tout ce qu'elle
avoit de plus précieux ; c'est
dans ces lieux que le desespoir
ayant aigri la bonté de son
naturel , elle se mit à faire tous
les maux les plus affreux à deux
amans , dont je vous conterai
l'histoire quand la fin de
vos malheurs vous aura rendu
l'esprit plus disposé à l'écouter.

Le petit Poinçon en finissant son recit , s'aperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt , mais quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du Druide , jamais il n'en pût venir à bout , il fallut céder à la puissance in-

visible, qui le conduisit avec la belle Alie jusques au milieu du Palais de Noisy.

Ils y arriverent dans le tems que l'Enchanteur Merlin ordonnoit l'apareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien aimé ; tout y étoit rempli de gemissemens ; le corps du beau Prince par une communication souterraine étoit passé de la fontaine du Berceau , dans celle qui faisoit le principal ornement des jardins du Palais de Noisy ; ce beau corps étoit étendu sur un amas de fleurs , auprès du bucher qu'on avoit élevé pour le brûler , & le Berceau verd orné de guirlandes de ces mêmes fleurs , étoit à ses pieds. Ce

ſpectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même , elle cacha pourtant ſon deſeſpoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchat pas de ſe jeter comme elle le meditoit , au milieu des flammes qui devoient devorer le corps de ſon amant. Poinçon qui s'étoit vû entrainer malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit , s'étoit caché derrière une paliffade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triſte & cruel ſpectacle. Tout étant prêt pour la ceremonie , l'inconſolable Merlin fit placer le corps du Prince au haut du bûcher , environné de gommès & de parfums les plus délicieux de l'Arabie , il fit mettre le Berceau verd à ſes

pieds , & haussant un flambeau qu'il tenoit , il leva les yeux au Ciel , en disant , inhumaine Alie ; beauté funeste à mon repos , & encore plus funeste au plus fidele des amans , viens assouvir ta cruauté , par le plaisir de voir consommer la victime que tu as immolée à ta rage ! Mais tremble , frémis des horreurs qui t'environneront par tout lorsque ton Berceau sera réduit en cendres. En achevant ces mots , il alloit mettre le feu au bûcher , & la malheureuse Alie partoît déjà pour s'y precipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde , Merlin s'arrêta , & quelques momens après il vit

D d iiii

descendre la Mere aux Guaines dans son char avec le Druide. Ah ! ma belle maîtresse. s'écria Poinçon , courons au-devant de la Mere aux Guaines , la voilà qui vient sans doute à votre secours avec Monseigneur le Druide votre pere. Dès que la Magicienne fut descenduë de son char , elle ôta le flambeau des mains de Merlin , & le Druide ôta la Bague du doigt de sa fille pour la donner au petit Poinçon , avec ordre d'aller chercher en toute diligence le Couteau enchanté , sans oublier cet or precieux qui lui servoit de Guaine. Merlin en voyant la Mere aux Guaines sentit de la joye & de la crainte , il sça-

voit les justes reproches qu'il meritoit d'elle , & il sçavoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur ; tandis que la Magicienne faisoit quelques plaintes à Merlin , & que Merlin lui faisoit beaucoup d'excuses , en la suppliant de faire ceder la vengeance à la generosité , on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumiere par l'éclat de l'or & du Couteau qu'il portoit. La Mere aux Guaines tressaillit , & pensa s'évanoüir de joye à cette vûë. Elle le reçût des mains du Druide ; alors élevant sa voix , que l'on descende le Prince du bucher , dit-elle , il n'a point encore vû les sombres bords de l'Acheron , ce Couteau ne fut ja-

322 LE BELIER ,
mais fatal qu'aux criminels &
aux scelerats. Mais pourquoi
allonger ce recit par des cir-
constances ennuyeuses au de-
nouement de l'histoire ? Tou-
tes les personnes intéressées à
cette aventure avoient leur
compte ; la Mere aux Guai-
nes son Couteau , le Druide
son Livre , & Alie son Ber-
ceau. Notre Heros qui n'é-
toit que dangereusement bles-
sé, se trouvoit entre les mains
de trois personnes dont l'art
étoit capable de ressusciter
tous les Heros morts depuis le
Grand Cirus , & ces trois per-
sonnes unissant leur pouvoir
en faveur du beau Prince de
Noisy , il est aisé de penser
qu'il fut rendu à la belle Alie

avec plus de charmes , plus d'agremens & plus de tendresse que jamais. La naissante Aurore éclaira cette espece de resurrection , & le Soleil qui s'étoit couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deüil & d'affliction , les vit à son retour remplis de la joye la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joye , que le Geant Moulineau monté sur son cheval énorme , sonna trois fois du cors à la porte du Château , pour demander sa prifonniere & son Belier , ou pour défier au combat tous les habitans du Château , au cas qu'on le refusât. L'amant d'Alie qui vouloit se signaler à ses yeux ,

324 LE BELIER ;
accepta le défi , & lui fit dire ,
que le Prince de Noisy nouvellement arrivé d'un long voyage , lui donnoit un rendez-vous à trois jours de là , sur le pont élevé par son Belier , pour y vuider leur querelle , & s'y disputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie dans les transports que lui caufoit ce changement inopiné dans sa fortune , sentoit mille fois plus d'amour pour le Prince de Noisy , sous sa figure naturelle , qu'elle n'avoit senti de haine pour lui sous celle du Belier. Ce fut à lui comme le Prince le plus spirituel & le plus galant de son tems , à trouver des expressions dignes

de lui en marquer sa reconnaissance , & capable de lui faire oublier ses malheurs passez. Alie aussi curieuse que tendre , voulut sçavoir de son Amant , comment il étoit devenu Belier , le Prince lui dit que s'étant laissé aller à ses reveries la nuit qu'elle lui avoit jetté le Livre , elles l'avoient insensiblement conduit jusques au bord de la Seine , que le jour commençant à paroître , il avoit eu la curiosité de l'ouvrir , qu'il n'y avoit trouvé que les signes du Zodiaque , que s'étant appliqué à considérer celui du Belier , il n'avoit pû s'empêcher de lire ce qui étoit dessous , qu'à la troisième lecture de ces paroles mys-

terieuses , il s'étoit vû tout d'un coup transformé en Belier ; il est inutile poursuivit-il , de vous parler de mon étonnement & de mon desespoir , j'étois encore dans le premier mouvement de l'un & de l'autre , quand le Geant arriva , dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hazard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté son service depuis ma metamorphose. Cependant ce Livre dont je déchiffois tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisoit espérer que je pourrois par son secours , reprendre ma premiere figure ; c'est par son moyen que j'ai scû en

un instant élever le Pont ; par son secours j'avois repris l'usage de la parole , par son secours encore je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie , & c'est enfin par lui que j'avois sçû que l'or liquide dont le Druide étoit en-possession , me delivreroit de mon enchantement aussi-tôt qu'on m'en auroit touché. Voilà , belle Alie, continua le Prince , ce qui me determina à aller chez le Druide votre pere, où je ne comptois pas vous presenter une victime , aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donâtes avant de me fraper du Couteau , que j'en reçus le

328 L E R E L I E R ,
coup avec assez d'indifference.

La fin de ce recit renouvela les regrets & les douleurs d'Alie , mais la presence de son cher Prince l'eut bien-tôt consolée , sur tout quand elle entendit Merlin & le Druide convenir ensemble , qu'elle seroit unie au Prince de Noisy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit aussi celui qu'on avoit marqué pour le combat , & malgré les allarmes de la belle Alie , qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit vouloir se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit , malgré , dis-je , toutes ses inquietudes ,
le

le beau Prince de Noisy tint sa parole.

Vous ne doutez pas , Mademoiselle , que ce combat ne finit, comme finissent toujours les combats des Geants avec les Heros. Le Seigneur Moulineau fut renversé à la premiere course , & culbutant de l'endroit le plus haut du Pont jusques au fond du fossé , il se cassa le col sans être regretté des spectateurs. Jamais nôces ne furent celebrées avec tant de magnificence , & jamais mariez ne furent si contents.

Voilà ce que le sçavant M... a pû decouvrir de ces aventures , & voici ce qu'il ajoute sur le jugement du nom dont

E e

330 I E B E L I F R ,
vous avez souhaité d'être in-
formée.

Ce lieu qui s'apelloit autrefois
Pont d'Alie ,

(Dans l'antique tradition ,
De Moulineau prenant le nom ,
Voyoit sa gloire ensevelie
Avec le Geant son Patron.
Et quoi qu'elle soit retablie
Dans l'agrément du premier son ,
Un reste de corruption ,
Le fait appeller Pontalie.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Aylû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux;
le manuscrit qui a pour titre *le Belier*. A Paris ce 6.
Decembre 1729

L A S E R R E.

P R I V I L E G E D U R O Y.

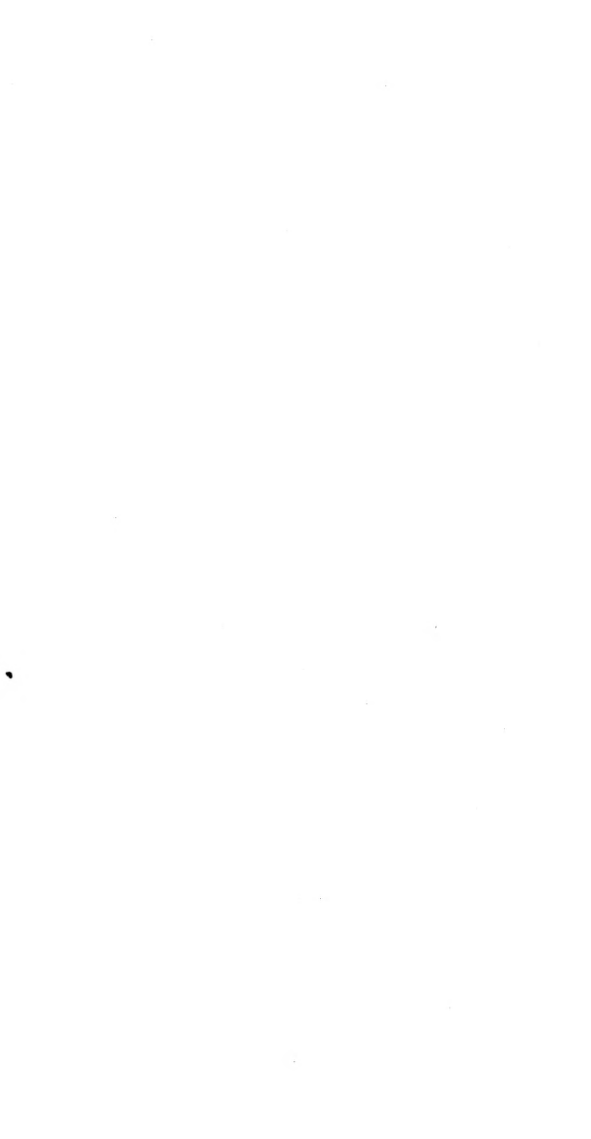
LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Na-
varre : A nos amez & feaux Confeillers les Gen-
tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes
ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de
Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, &
autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut : Notre
bien amé Jean François Joffe Libraire Imprimeur ordi-
naire de notre très chere Sœur Madame Reine d'Espagne
seconde Douairiere ; Nous ayant fait supplier de lui ac-
cor'der nos Lettres de Permission pour l'impression d'un
petit manuscrit qui a pour titre, *le Belier, Comte en vers* ;
offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier
& beaux caractères suivant la feuille imprimée & attachée
pour modè le sous le contre scel des présentes ; & nous lui
avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer
ou faire imprimer ledit Livre conjointement ou separe-
ment, & autant de fois que bon lui semblera sur papier
& caractères conformes à ladite feuille imprimée & atta-
chée sous notredit contre scel ; & de le vendre, faire ven-
dre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de
trois années consecutives, à compter du jour de la dat-
te desdites Présentes : Faisons défenses à tous Impri-
meurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité
& condition qu'elles soient d'en introduire d'impres-
sion é rangere dans aucun lieu de notre obéissance ; à la
charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long
sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs &
Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ;
que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume
& non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en
tout aux Reglemens de la Librairie ; & notamment à
celu du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exo-
ser en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura serv de co-
pie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même
état où l'approbacion y aura été donnée, es mains de nô-
tre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France
de sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux

Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & teul Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses Ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro Chartre Normande & Lettes à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le trente-unième jour du mois de Decembre l'an de grace mil sept cens vingt-neuf, & de notre Regne le quinzième Par le Roy en son Conseil.

N O B L E T.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 492. num. 438. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28, Fevrier 1723. A Paris le 10. Janvier 1730.

P. A. L E M E R C I E R, Syndic.





PQ Hamilton, Anthony
1088 Le belier
H3A62
1730

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
